

Libretto

ANNE BRONTË

LA RECLUSE
DE
WILDFELL HALL

roman

Traduit de l'anglais par

GEORGES CHARBONNIER

et

ANDRÉ FRÉDÉRIQUE

Libretto

Titre original :
The Tenant of Wildfell Hall

© Éditions Phébus, Paris, 2008, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-277-5

Anne Brontë est née dans le Yorkshire, en Grande-Bretagne, en 1820, elle est la dernière d'une fratrie de six. Tout comme deux de ses illustres aînées – Charlotte et Emily –, elle a été poète et écrivain. Très marquée par la mort, celle de sa mère d'abord puis de nombre de ses sœurs et frère, ses deux romans s'en ressentent fortement. C'est de ses expériences de vie qu'Anne Brontë s'inspirera pour écrire ; ainsi donc *Agnès Grey* (1847) puise dans son expérience de gouvernante alors que *La Recluse de Wildfell Hall* (1848) évoque la déchéance de son frère. Elle décède en 1849 de la tuberculose.

À M. J. HALFORD

Cher Halford,

La dernière fois où nous nous sommes rencontrés, tu m'as fait un récit très détaillé et très intéressant des événements les plus remarquables survenus dans ta vie avant que nous fassions connaissance ; puis tu m'as demandé, en retour, de me confier à toi. Comme, à ce moment-là, je n'étais pas d'humeur à raconter une histoire, j'ai refusé, prétextant que je n'avais rien à dire ; tu as jugé mes excuses, qui ressemblaient à une dérobade, tout à fait inadmissibles ; bien que tu aies aussitôt fait dévier la conversation et que tu ne te sois pas plaint de mon attitude, on voyait que tu étais profondément offensé, et un nuage est venu assombrir ton visage jusqu'au terme de notre entretien. À ce que je crois savoir, cette ombre persiste entre nous, car, depuis cet épisode, tes lettres manifestent une réserve et une certaine froideur, empreintes de dignité et de mélancolie, qui m'auraient beaucoup peiné si ma conscience m'avait fait le reproche de les mériter.

N'as-tu pas honte, mon vieil ami – à ton âge, alors que nous nous connaissons si intimement et depuis si longtemps, et que je t'ai déjà donné tant de preuves de ma franchise et de ma confiance, sans jamais t'en vouloir de ton caractère plus renfermé et plus taciturne ? Mais c'est là, je présume, que le bât blesse : comme tu n'es pas d'un naturel loquace, tu as cru accomplir un exploit et me donner une preuve

exceptionnelle de confiance et d'amitié en cette occasion mémorable ; sans aucun doute, tu t'étais juré que ce serait la dernière du genre, et tu as estimé qu'une telle marque de faveur exigeait, pour le moins, que je suive ton exemple sans un moment d'hésitation...

Mais bon ! Je n'ai pas pris la plume pour te faire des reproches, ni dans le but de présenter ma défense et mes excuses pour mes fautes passées : non, je veux les expier !

Aujourd'hui, il pleut à verse ; ma famille étant partie en visite, je suis seul dans ma bibliothèque ; j'ai relu des lettres anciennes, des papiers qui sentent le moisi, et j'ai songé au temps passé. Me voilà donc dans d'excellentes dispositions pour te distraire avec une vieille histoire. J'ai retiré mes pieds tout chauds de la plaque de la cheminée, je me suis installé à ma table et j'ai rédigé les lignes qui précèdent pour mon vieil ami un rien bourru. Je vais lui livrer une esquisse – non, pas une esquisse, un récit complet et fidèle de certains faits en liaison avec l'événement le plus important de ma vie, antérieurement, du moins, à ma rencontre avec Jack Halford. Quand tu l'auras lu, oseras-tu encore m'accuser d'être ingrat et trop réservé pour un ami ?

Je sais que tu aimes les histoires longues, et que tu tiens autant aux menus détails que ma grand-mère : je ne t'en épargnerai donc aucun, tant que ma patience ne sera pas lassée et mon temps libre épuisé.

Parmi les lettres et les papiers que j'évoquais figure un vieux journal intime usé par les ans, que je mentionne pour que tu sois sûr que je ne me fie pas à ma seule mémoire, si fidèle fût-elle, et que tu n'aies aucun mal à croire les moindres détails de mon récit. Mais commençons d'abord tout de suite par le premier chapitre – car il y en aura beaucoup d'autres...

UNE DÉCOUVERTE

Il nous faut revenir en arrière, jusqu'à l'automne de 1827.

Mon père, tu le sais, était une sorte de gentleman-farmer dans le comté de... Sur son désir formel, je lui succédai ; sans la vocation : c'était une vie trop paisible, et l'ambition me proposait des buts plus éclatants. La bonne opinion que j'avais de moi m'assurait qu'en l'ignorant, j'enterrais mon talent et mettais ma torche sous le boisseau. Mon père avait fait son possible pour me convaincre que j'étais capable des plus grandes choses ; mais cet homme, qui ne doutait pas que l'ambition fût le plus sûr chemin de la ruine, n'aurait prêté l'oreille à aucun projet susceptible d'améliorer ma condition ou celle des mortels, mes semblables. Pour lui, tout cela n'était que poussière, et son dernier souffle fut pour m'exhorter à maintenir les bonnes vieilles traditions, à suivre ses pas, comme il avait lui-même suivi ceux de son père, à tenir pour ambition suprême d'aller honnêtement par le monde sans détourner mes yeux, et à transmettre à mes enfants les arpens paternels aussi florissants qu'il me les transmettait.

Un fermier honnête, travailleur, n'est-il pas un des membres les plus utiles de la société ? En consacrant mes talents à l'exploitation de ma ferme, et au progrès de l'agriculture, non seulement je faisais le bonheur de mes proches et de mes serviteurs, mais aussi celui de l'humanité : je n'aurais donc pas vécu en vain.

Par de telles pensées, je cherchais une consolation, tandis qu'au retour des champs je regagnais péniblement la maison, un soir froid, humide et nuageux de la fin d'octobre. Mais l'éclat du feu rougeoyant à travers la fenêtre du salon faisait plus pour le réconfort de mon esprit et la fuite de mes regrets que toutes les sages réflexions et bonnes résolutions que je m'étais imposées. J'étais jeune, ne l'oublie pas : j'avais à peine vingt-quatre ans et ne possédais pas sur moi-même la moitié de l'empire que j'ai maintenant.

Quoi qu'il en soit, je n'avais accès à ce havre de félicité qu'après avoir quitté mes chaussures boueuses pour une paire de souliers propres, ma vareuse de grosse toile pour un habit décent et m'être rendu présentable à une honnête compagnie ; car ma mère, avec toute sa bonté, était pointilleuse à l'extrême sur certains détails.

En montant à ma chambre, je croisai dans l'escalier une jeune fille de dix-neuf ans, vive et plaisante, bien mise, mais vigoureuse, à la mine resplendissante, aux joues épanouies, aux boucles soyeuses, aux yeux petits et bruns remplis de gaieté. Inutile de te dire que c'était ma sœur Rose. Elle est encore une femme avenante, et sans nul doute, non moins agréable, à tes yeux, que l'heureux jour où tu la vis pour la première fois. Rien ne me disait que, quelques années plus tard, elle serait l'épouse d'un inconnu, destiné à devenir pour moi un ami plus intime qu'elle-même – plus intime encore que ce garçon de dix-sept ans, qui, alors que je descendais, m'avait saisi par le col en passant, au risque de me faire choir, et qui, pour châtiment de son impudence, avait reçu sur la caboche un coup retentissant, mais sans dommage sérieux, car, outre son épaisseur inaccoutumée, elle était protégée par une tignasse surabondante de mèches courtes et rouquines que ma mère baptisait « auburn ».

En entrant dans le salon, nous trouvâmes cette respectable dame assise auprès du feu dans son fauteuil, et tricotant, selon

son habitude, lorsqu'elle n'avait rien d'autre à faire. Elle avait balayé l'âtre et allumé un feu éclatant pour nous recevoir. La servante venait à l'instant d'apporter le plateau à thé, et Rose prenait le sucrier et la boîte à thé dans le buffet de chêne qui brillait, dans la demi-clarté, comme de l'ébène polie.

– Eh bien ! les voilà tous les deux, s'écria ma mère, posant ses regards sur nous, sans ralentir le mouvement de ses doigts alertes et de ses aiguilles scintillantes. Fermez donc la porte et approchez-vous du feu, pendant que Rose prépare le thé ; je suis sûre que vous mourez de faim. Mais racontez-moi ce que vous avez fait aujourd'hui. J'aime savoir ce que font mes enfants. À toi, Gilbert !

– J'ai dressé le poulain gris, dis-je. Ce n'est pas une tâche facile. J'ai dirigé le labourage du dernier chaume de blé, car le garçon de labour n'a pas assez de bon sens pour le diriger lui-même, et j'ai prévu un plan de drainage en grand des prairies basses.

– Brave petit ! Et toi, Fergus, qu'as-tu fait ?

– J'ai chassé le blaireau.

Il donna un compte rendu minutieux de sa chasse et des différents traits de prouesses du blaireau et des chiens ; ma mère avait l'air de l'écouter avec un intérêt profond et contemplait son animation avec une complaisance maternelle, à mon avis hautement disproportionnée à son objet.

– Il serait temps pour toi de faire autre chose, Fergus, dis-je, dès qu'une pause du récit me permit de placer un mot.

– Quoi ? dit-il, maman ne me laissera pas prendre la mer ou entrer dans l'armée, et je suis décidé à ne rien faire d'autre, excepté de vous mener la vie si dure que vous serez trop contents de vous débarrasser de moi à n'importe quel prix.

Mon frère secoua, non sans grâce, ses boucles serrées, il grogna et s'efforça de paraître boudeur, et nous prîmes place à table, après trois sommations de Rose.

– Prenez votre thé et je vous dirai ce que j'ai fait, moi aussi,

dit-elle. Je suis passée chez les Wilson et c'est mille fois pitié que tu ne m'aies pas accompagnée, Gilbert, car Eliza était là.

– Ah! que devient-elle?

– Oh! rien. Ce n'est pas d'elle que je veux vous parler. C'est une petite personne gentille et amusante quand elle est de bonne humeur, mais je ne la prendrais pas au sérieux.

– Tais-toi, tais-toi, mon enfant, ton frère n'a pas une telle idée! murmura ma mère en levant le doigt.

– Eh bien! reprit Rose, je meurs d'envie de vous rapporter des nouvelles importantes que j'ai entendues là-bas. Vous savez qu'on avait raconté, le mois dernier, que quelqu'un allait louer Wildfell Hall. Qu'en pensez-vous? Il y a une semaine qu'il est habité. Et nous n'en savions rien.

– Impossible! s'écria ma mère.

– Renversant! s'exclama Fergus.

– C'est pourtant la vérité. Et par une dame seule.

– Doux Jésus, ma chère! Une maison en ruine!

– Elle a fait aménager deux ou trois pièces et elle y vit toute seule, à l'exception d'une vieille femme qui la sert.

– Oh! ma chère, quelle déception! Moi qui espérais que c'était une sorcière, dit Fergus en se taillant une tranche de pain beurré épaisse d'un pouce.

– Ne dis pas de bêtises, Fergus! Mais n'est-ce pas étrange, maman?

– Étrange! Je puis à peine le croire!

– Vous le pouvez, cependant! Jane Wilson l'a vue. Elle y a été avec sa mère qui, naturellement, dès qu'elle a entendu dire qu'une étrangère se trouvait dans le voisinage, a été sur une pelote d'aiguilles tant qu'elle ne l'a pas vue et qu'elle n'en a pas tiré tout ce qu'elle pouvait. Elle s'appelle Mrs Graham et elle est en deuil – non pas en voile, mais en demi-deuil –, et, d'après ces dames, elle serait très jeune, vingt-cinq à vingt-six ans au plus, et assez réservée! Elles ont fait l'impossible pour découvrir qui elle est, d'où elle vient et tout ce qui la

concerne, mais ni Mrs Wilson, avec ses indiscrétions les plus impertinentes et les plus tenaces, ni Miss Wilson, avec ses manœuvres les plus adroites, n'ont trouvé le moyen d'en tirer une réponse satisfaisante – pas même une remarque au passage, ou une expression qui ait eu le bonheur d'apaiser leur curiosité ou de jeter la moindre lumière sur son histoire, ses affaires, ses relations. Mieux, elle a été à peine aimable avec elles, plus contente de leur dire «Au revoir» que «Comment allez-vous?». Eliza Millward dit que son père a l'intention d'aller la voir bientôt, pour lui offrir quelque avis pastoral dont il craint qu'elle n'ait besoin; car, bien qu'on l'ait vue dans les parages dès le début de la semaine dernière, elle ne s'est pas manifestée à l'église le dimanche. Eliza le suppliera pour l'accompagner et elle est certaine d'en tirer quelque chose à force de cajoleries. Tu sais, Gilbert, elle est très forte. Nous devrions aller voir cette dame, maman. C'est la moindre des politesses.

– Bien sûr, la pauvre petite! Comme elle doit se sentir seule!

– Je vous en prie, faites vite; n'oubliez pas de me dire combien de sucres elle met dans son thé, quelle espèce de chapeaux et de tabliers elle porte, et tout, et tout...; car je ne sais pas comment je pourrai vivre avant de l'apprendre, dit Fergus, très gravement.

S'il espérait que son discours fût salué comme un chef-d'œuvre d'esprit, il échoua piteusement, car personne ne rit. Mais cela ne le déconcerta guère: après avoir enfourné une bouchée de pain et de beurre et sur le point d'avalier une gorgée de thé, le comique de la chose lui apparut si irrésistible qu'il fut forcé de quitter la table et de se précipiter au-dehors en se cognant dans la porte: une minute après, nous l'entendîmes s'étouffer de rire dans le jardin.

Quant à moi, j'avais faim et me rassasiais en silence, engloutissant thé, jambon et toasts, tandis que ma mère et ma sœur

continuaient à bavarder, à faire des suppositions et à imaginer l'histoire de la mystérieuse dame ; mais, l'avouerai-je, après la mésaventure de mon frère, une ou deux fois je portai la tasse à mes lèvres et la reposai sans oser goûter son contenu, de peur de compromettre ma dignité par une semblable explosion.

Le lendemain, ma mère et Rose se hâtèrent d'offrir leurs compliments à la belle recluse ; et elles revinrent n'en sachant guère plus qu'en partant ; ma mère déclara, toutefois, qu'elle ne regrettait pas le déplacement, car si elle n'avait pas obtenu grand-chose, elle se flattait, en revanche, d'avoir donné, et c'était mieux : elle avait donné des conseils utiles qui, l'espérait-elle, n'auraient pas été prodigués en vain. Quant à Mrs Graham, elle avait paru réticente et avoir ses opinions bien à elle. Cependant elle n'avait pas semblé incapable de réflexion. On ne savait pas où elle avait passé sa vie, la pauvre petite, car elle trahissait une lamentable ignorance sur certains points, et n'avait même pas l'esprit d'en rougir.

– Quels points, ma mère ? demandai-je.

– La tenue d'une maison, les finesses de la cuisine et tout ce qu'une femme doit bien connaître, contrainte ou non de le mettre en pratique. Je lui ai donné quelques conseils et plusieurs recettes excellentes, dont il est certain qu'elle n'a su apprécier la valeur, car elle m'a priée de ne pas me mettre en peine, sa vie étant si plate et si calme qu'elle était sûre de n'avoir jamais à en faire usage. « Aucune importance, ma chère, ai-je dit, c'est là ce que toute femme comme il faut doit savoir. Vous êtes seule actuellement, mais vous ne le serez pas toujours ; vous avez été mariée, et probablement, je pourrais dire à coup sûr, vous le serez encore. » « En cela vous faites erreur, madame, a-t-elle répondu, presque avec hauteur, je suis certaine de ne l'être jamais plus. » Mais je lui ai dit que je savais mieux qu'elle ce qu'il en était.

– Quelque jeune veuve romanesque, je suppose, dis-je,

venue ici pour finir sa vie dans la solitude et pleurer en secret le cher disparu – mais cela ne durera pas longtemps.

– Non, je ne crois pas, observa Rose, elle ne paraît pas inconsolable, après tout ; et elle est extrêmement jolie... belle plutôt. Il te faut la voir, Gilbert, tu la trouveras d'une beauté parfaite, même si tu ne lui découvres aucune ressemblance avec Eliza Millward.

– Je suis capable d'imaginer beaucoup de visages plus beaux que celui d'Eliza, mais pas de plus charmants. J'admets qu'elle peut difficilement prétendre à la perfection ; mais je maintiens que si elle était parfaite, elle serait moins intéressante.

– Tu préfères donc ses défauts aux perfections des autres ?

– Exactement, sauf le respect que je dois à ma mère.

– Oh ! mon cher Gilbert, quelle absurdité dis-tu là ! Je sais que ce n'est pas ta pensée, c'est tout à fait hors du sujet, dit ma mère en se levant et sortant de la pièce, soi-disant pour donner quelques ordres, afin d'éviter la contradiction qui me piquait le bout de la langue.

Sur ce, Rose me gratifia de détails plus approfondis sur Mrs Graham : son air, ses manières, ses vêtements, le mobilier de la pièce qu'elle habitait. Elle ne me fit grâce de rien, avec un luxe de détails qui ne m'importait guère ; je serais bien incapable, le voudrais-je, de répéter cette description que je n'avais pas écoutée avec une grande attention.

Le jour suivant était un samedi ; et le dimanche chacun se demandait si la belle inconnue ferait ou non son profit des remontrances du vicaire, et viendrait à l'église. Moi-même, je l'avoue, je regardai avec intérêt du côté du vieux banc familial de Wildfell Hall aux coussins écarlates, à la couleur passée et aux garnitures immuables et inutilisées depuis tant d'années ; les hideux écussons avec leur sinistre bordure de tissu noir moisi, tout cela se détachait lugubrement sur le mur.

Et là, je vis une figure, très « grande dame », vêtue de noir. Son visage était tourné vers moi. J'y surpris quelque chose,

après un premier coup d'œil, qui me poussa à le regarder de nouveau. Sa chevelure était noir « aile de corbeau », disposée en longues boucles lustrées, sorte de coiffure peu répandue de nos jours, mais gracieuse et seyante ; son teint était clair, pâle même ; je ne pouvais voir ses yeux, baissés sur le livre de prières ; ils étaient voilés par les paupières et les longs cils noirs, mais les sourcils étaient expressifs et nets, le front élevé et pensif, le nez parfaitement aquilin et les traits en général irréprochables, bien que les joues et les yeux fussent légèrement creux et que les lèvres, délicatement dessinées, fussent un peu trop minces, un peu trop serrées. Elles ne laissaient pas présager, pensai-je, un caractère très doux ou très aimable ; et je me dis en moi-même : « Je vous admire mieux à cette distance, belle dame, que si j'étais votre compagnon au logis. »

Juste à ce moment, elle leva les yeux. Ils rencontrèrent les miens. Je ne baissai pas le regard. À nouveau elle fixa le sien sur son livre, mais avec une fugitive expression de calme dédain qui me sembla au plus haut point irritante.

« Elle me prend pour un jeune effronté, pensai-je. Très bien, elle changera d'opinion avant longtemps, si je le trouve bon. »

Mais il m'apparut soudain que ce n'étaient pas là des pensées convenables à un lieu saint, et que ma conduite, en cette occasion, était tout sauf ce qu'elle devait être. Mais avant de reporter mon attention sur l'office divin, je parcourus vivement l'église du regard pour voir si quelqu'un m'avait observé ; mais non, tous ceux qui n'étaient pas plongés dans leur livre de prières étaient absorbés par l'étrange dame, ma bonne mère et ma sœur comme les autres, ainsi que Mrs Wilson et sa fille. Eliza Millward lorgnait aussi du coin de l'œil l'objet de l'attention commune. Puis elle jeta un regard vers moi, sourit un peu sottement, rougit et, s'efforçant de se composer un maintien modeste, se plongea dans son psautier.

Une nouvelle distraction de ma part me valut, cette fois de mon malappris de frère, une bourrade dans les côtes qui me rappela à mes devoirs. Sur le moment je ne pus venger l'insulte qu'en lui écrasant du pied les orteils, remettant plus ample vengeance au moment où nous serions sortis de l'église.

Maintenant, Halford, avant de terminer cette lettre, je vais te décrire Eliza Millward ; c'était la plus jeune fille du vicaire, une petite personne charmante, pour laquelle j'avais un penchant marqué ; et elle le savait, bien que je n'aie jamais eu l'occasion de le lui avouer et que je n'eusse aucune intention de le faire, car ma mère trouvait qu'à dix lieues à la ronde aucune fille n'était assez bonne pour moi. Aussi ne pouvait-elle supporter l'idée de me voir épouser cette gamine insignifiante, qui, en dehors des raisons qui suffisaient à l'écartier, n'avait pas vingt livres à elle. Eliza était à la fois mince et potelée, sa petite figure presque aussi poupine que celle de ma sœur, avec un teint assez semblable au sien, mais plus délicat et nettement moins fleuri, le nez retroussé, les traits plutôt irréguliers ; en fin de compte, elle était plus charmante que jolie. Mais c'est dans ses yeux, cela, je ne l'oublie pas, que se concentrait par-dessus tout sa principale séduction : longs et étroits, l'iris noir à force d'être brun, une expression changeante passant surnaturellement, j'irais presque dire diaboliquement, de la méchanceté au charme le plus irrésistible, et souvent les deux confondus. Sa voix était douce et enfantine, sa démarche légère et souple comme celle d'un chat ; ses manières étaient le plus souvent celles d'un joli petit chaton joueur, tantôt effronté et espiègle, tantôt timide.

Mary, sa sœur, plus âgée de quelques années, un peu plus grande, plus corpulente, était une fille calme, de bon sens, qui avait su entourer leur mère de soins patients lors d'une longue et pénible maladie. Depuis, accomplissant toutes les besognes ménagères, elle était devenue l'esclave de la famille. Son père l'appréciait et lui faisait confiance.

Les chiens, les chats, les enfants et les pauvres l'aimaient et recherchaient sa compagnie. Le reste du monde la dédaignait et la négligeait.

Le révérend Michael Millward était lui-même un gentleman imposant, d'un certain âge, qui couvrait d'un chapeau à large bord sa grosse figure carrée aux traits épais, portait à la main une solide canne pour la marche et cachait ses jambes robustes dans des guêtres, ou, aux cérémonies, dans des bas de soie noirs. C'était un homme à principes, aux préjugés tenaces et aux habitudes régulières, ne tolérant en aucune façon qu'on ne fût pas de son avis, persuadé qu'il était de la justesse de ses opinions et que quiconque ne les partageait pas était un parfait ignorant ou un aveugle volontaire.

Pendant mon enfance, j'avais toujours été habitué à le considérer avec un sentiment de crainte respectueuse. Bien qu'il témoignât aux enfants de bonne éducation une mansuétude paternelle, il était fort strict sur le chapitre de la discipline et avait souvent blâmé sévèrement mes peccadilles enfantines ; bien plus, quand il venait chez mes parents, il nous fallait comparaître devant lui et réciter notre catéchisme, répéter « La petite abeille industrielle » ou quelque autre cantique, ou encore – c'était le pire – être questionné sur son dernier sermon et les chapitres de son prêche, ce dont nous ne pouvions jamais nous souvenir. Parfois le digne gentleman, reprochant à ma mère son indulgence envers ses enfants, invoquait à ce propos le vieil Élie, David et Absalon, ce qui blessait particulièrement ses sentiments maternels. Et, malgré tout son respect pour sa personne et ses paroles, je l'entends encore s'exclamer une fois : « Plût à Dieu qu'il ait lui-même un fils ! Il serait alors moins prompt à prodiguer ses avis à autrui ; faire tenir tranquilles deux garçons, il verrait ce que c'est ! »

Il avait pour sa santé une louable sollicitude – tôt levé, faisant sa promenade régulière avant le petit déjeuner, très

maniaque pour ses vêtements qu'il voulait chauds et secs. Il ne prêchait jamais sans avoir gobé, au préalable, un œuf cru, malgré ses poumons solides et sa voix puissante, et était très pointilleux sur la nourriture et la boisson, sans être abstinent le moins du monde, et habitué à un régime bien personnel, méprisant le thé et les drogues de ce genre, mais grand amateur de bière, de lard, d'œufs, de jambon, de bœuf fumé et autres viandes fortes, qui convenaient assez bien à son estomac. Par suite, il les jugeait convenables pour tous et les recommandait, de confiance, aux convalescents les plus délicats et aux estomacs les plus fragiles. S'ils ne tiraient pas de l'application de ces principes tout le bien escompté, ils s'entendaient dire que c'était parce qu'ils n'avaient pas persévéré ; et, s'ils venaient à se plaindre des inconvénients d'un tel régime, il les assurait que c'était de leur part pure fantaisie.

Je ne ferai qu'effleurer deux autres personnes dont j'ai fait mention, puis je mettrai le point final à cette longue lettre. Il s'agit de Mrs Wilson et de sa fille. La première était la veuve d'un gros fermier, commère bavarde, à l'esprit étroit dont le caractère ne mérite aucune mention. Elle avait deux fils, Robert, un rude fermier campagnard, et Richard, un jeune homme timide, travailleur, qui étudiait ses classiques sous la direction du vicaire et se préparait à entrer au collège, puis dans les ordres.

Leur sœur Jane était une jeune fille de quelque mérite et de plus d'ambition. Elle avait, selon ses désirs, reçu dans une institution une éducation en règle, supérieure à celle qu'aucun membre de la famille avait jamais eue. Elle s'était policée, avait acquis des manières pleines d'aisance, avait perdu son accent provincial, et pouvait se vanter d'être plus accomplie que les filles du vicaire. En outre, on la tenait pour une beauté ; mais pas un instant elle ne me compta au nombre de ses admirateurs. Elle était âgée d'environ vingt-six ans, plutôt grande, svelte ; ses cheveux, ni châains ni auburn,

étaient franchement roux et soyeux, son teint éclatant, sa tête petite, son cou long, son menton bien dessiné, mais court, ses lèvres minces et vermeilles, ses yeux noisette clair, vifs et pénétrants, mais complètement dépourvus de poésie et de sentiment. Elle avait ou aurait pu avoir bien des prétendants de son niveau social, mais elle les avait tous repoussés avec dédain ; car seul un gentleman aurait pu satisfaire ses goûts raffinés, et un homme fortuné son ambition orgueilleuse. Or il y avait justement un gentleman qui, depuis peu, lui témoignait des attentions marquées ; sur son cœur, son nom et sa fortune, on murmurait qu'elle avait des vues sérieuses. C'était Lawrence, le jeune propriétaire terrien dont la famille avait occupé autrefois Wildfell Hall, mais l'avait quitté, depuis quinze ans environ, pour une demeure plus moderne et plus agréable de la paroisse voisine.

Maintenant, Halford, je te dis adieu pour aujourd'hui. Tel est le premier acompte à valoir sur ma dette. Si cette monnaie te convient, dis-le-moi, et je te ferai parvenir le reste à loisir. Si tu préfères demeurer mon créancier plutôt que de garnir ta bourse de pièces d'aussi mauvais aloi, dis-le-moi encore, je te pardonnerai ton mauvais goût et garderai volontiers le trésor pour moi-même.

Éternellement tien.

GILBERT MARKHAM

II

UN ENTRETIEN

Je constate avec joie, ami très cher, que le nuage s'est dissipé et ton déplaisir évanoui. Une fois de plus, je jouis de ta faveur. Voici, comme tu le désires, la suite de mon histoire. Je poursuis donc sans plus de cérémonie.

Je crois me souvenir que le jour dont j'ai fait mention à la fin de ma lettre était un dimanche, le dernier du mois d'octobre 1827. Le mardi suivant, j'étais sorti avec mon chien et mon fusil en quête de quelque gibier que je pusse trouver dans les limites du domaine de Linden-Car. N'en découvrant aucun, je tournai mon arme vers les éperviers et les corbeaux, dont les ravages, pensai-je, m'avaient privé d'une meilleure proie. Ainsi j'abandonnai les régions les plus fréquentées, les vallées boisées, les champs de blé et les prairies, et je me mis à escalader les pentes abruptes de Wildfell, l'éminence la plus sauvage qui domine notre région. Là, à mesure que l'on monte, les haies et les arbres se font clairsemés et rabougris. Des dômes rocheux, verdis par le lierre et la mousse, remplacent les unes ; des mélèzes, des pins ou, çà et là, des épines noires remplacent les autres. Les champs encombrés de rocs et de pierraille, totalement impropres au labour, servaient principalement de pâturage aux moutons et au bétail. La terre était rare et pauvre. Des blocs de roche grisâtre crevaient les monticules herbeux ; des airelles et des bruyères, vestiges d'une nature plus sauvage encore, poussaient sur leurs flancs ; et

dans nombre d'enclos, jacobées et joncs le disputaient aux rares herbages – mais ce n'était pas mon domaine.

Près du sommet de cette colline, à deux milles environ de Linden-Car, se dressait Wildfell Hall, une vieille bâtisse de l'époque élisabéthaine, construite en sombres pierres grises, vénérable et pittoresque, mais sans aucun doute aussi froide que triste à habiter, avec ses épais meneaux de pierre, ses petites vitres treillissées, ses soupiraux rongés par le temps – et son isolement. Elle était dépourvue d'abri, seulement protégée des assauts du vent et des intempéries par un bouquet de pins, à moitié flétris par les orages et dont l'aspect était aussi morne et aussi rébarbatif que le bâtiment lui-même. Derrière le manoir s'étendaient quelques champs désolés et se dressait le sommet brun de la colline recouvert de bruyères. Devant (ceint d'un mur de pierre que l'on franchissait par une porte en fer, et dont les piliers s'ornaient de deux globes de granit gris semblable à celui qui décorait le toit et les pignons) se trouvait un jardin, jadis embelli par des plantes et des fleurs vivaces, capables de supporter le sol et le climat, par des arbres et des arbustes qui avaient pu endurer les cisailles du jardinier et se prêter aux formes de sa fantaisie – maintenant abandonné depuis tant d'années aux mauvaises herbes, en friche et en désordre, son gazon mordu par la gelée, le vent, la pluie et la sécheresse, il offrait, en vérité, un bien singulier aspect. La haie de troènes qui bordait l'allée principale était aux deux tiers flétrie et le reste s'était développé sans mesure ; le vieux cygne de buis qui se dressait à côté du grattoir avait perdu son cou et la moitié de son corps : les tours crénelées de laurier au milieu du jardin, le gigantesque guerrier debout sur un des côtés du portail et le lion qui gardait l'autre avaient, en poussant, revêtu des formes inconnues sur terre, dans le ciel ou sous la mer ; tout cela avait offert à ma jeune imagination un aspect démoniaque qui s'harmonisait bien avec les histoires de fantômes

et les contes noirs que nous faisait notre vieille nourrice sur le manoir hanté et ses revenants.

J'avais réussi à tuer un épervier et deux corbeaux quand j'arrivai en vue du château. Renonçant à poursuivre mes ravages, je ralentis le pas pour y jeter un coup d'œil et me rendre compte des changements qu'y avait apportés sa nouvelle habitante. J'estimai préférable de ne pas me planter devant le seuil et contempler la porte. Je m'arrêtai auprès du mur du jardin pour regarder et je ne vis aucune transformation, sauf sur une aile où l'on avait évidemment réparé les fenêtres brisées et le toit délabré, d'où un mince filet de fumée s'élevait en spirale de la forêt des cheminées.

Tandis que je l'observais, immobile, appuyé sur mon fusil, les yeux levés sur les sombres pignons, dans une sorte de rêverie paresseuse où se mêlaient les caprices de mon imagination, associant pour moitié de vieilles pensées à celle de la belle recluse, j'entendis un léger frémissement et un grattement derrière le mur, comme si on essayait de le franchir ; jetant les yeux dans la direction d'où le bruit venait, j'aperçus une petite main qui dépassait le mur : elle s'accrocha aux pierres du faite. Une autre, aussi mignonne, apparut pour prendre un point d'appui plus ferme ; puis une petite figure pâle se montra, coiffée de boucles brunes et légères. Dessous brillait une paire d'yeux très profonds. Vint alors le haut d'un petit nez très pâle aussi.

Les yeux ne firent pas attention à moi, mais pétillèrent de joie à la vue de Sancho, mon setter noir et blanc, qui parcourait le champ le museau à ras de terre. Le petit personnage leva la tête et appela bien haut le chien. L'animal, d'un bon naturel, s'arrêta, leva les yeux et remua la queue, mais n'avança pas plus loin. L'enfant (un petit garçon de cinq ans environ) se hissa au sommet du mur et l'appela plusieurs fois de suite ; mais, trouvant que cela ne servait à rien et ayant pris, comme Mahomet, son parti d'aller jusqu'à la montagne,

puisque la montagne ne voulait pas venir à lui, il chercha à escalader ; mais sa blouse s'accrocha à l'une des branches courbes et raboteuses d'un vieux cerisier noueux qui avait trouvé le moyen de pousser contre le mur. En essayant de se dégager, son pied glissa et il dégringola, mais pas sur le sol ; l'arbre le maintenait encore suspendu. Il fit un effort silencieux, poussa un cri perçant ; mais, en un instant, je laissai tomber mon fusil à terre et recueillis le bambin dans mes bras.

J'essayai ses yeux avec sa blouse, lui dis qu'il n'avait rien de cassé et appelai Sancho pour l'apaiser. Juste comme il posait sa menotte sur le cou du chien et commençait à sourire à peine, à travers ses larmes, j'entendis dans mon dos le cliquetis d'une porte et un frou-frou de vêtements féminins, et que vis-je ! Mrs Graham qui s'élançait vers moi, le cou découvert, ses boucles brunes flottant au vent.

– Donnez-moi cet enfant ! dit-elle d'une voix basse, mais avec une véhémence surprenante – et, le saisissant, elle me l'arracha des mains, comme si j'étais un pestiféré.

Elle se dressa, l'étreignant d'une main, l'autre sur son épaule, et fixa sur moi ses yeux qui brillaient sourdement, pâle, hors d'haleine et tremblante.

– Je ne lui faisais pas de mal, madame, dis-je sans trop savoir si je devais être surpris ou mécontent. Il allait tomber du mur que voilà ; j'ai eu la chance de le rattraper. Il était suspendu la tête en bas à cet arbre et j'ai pu prévenir un accident.

– Pardonnez-moi, monsieur, balbutia-t-elle, soudain calmée, comme si un éclair de raison avait frappé son esprit, et sa joue se colora faiblement. Je ne savais pas et je pensais...

Elle se tut pour embrasser l'enfant et l'enlacer tendrement par le cou.

– Vous pensiez, je suppose, que j'allais enlever votre fils ?

Elle passa la main sur son front avec un sourire à demi embarrassé et répondit :

– Je ne savais pas qu’il avait essayé d’escalader le mur. J’ai le plaisir de m’adresser à Mr Markham, je crois ? ajouta-t-elle assez brusquement.

Je m’inclinai, et pris la liberté de lui demander comment elle me connaissait.

– Votre sœur est venue ici. Il y a quelques jours, avec Mrs Markham.

– La ressemblance est donc si frappante ? demandai-je, un peu étonné et pas si flatté que j’aurais dû l’être à cette idée.

– Dans les yeux et dans la stature, il me semble, répondit-elle avec un léger doute dans la voix, en me dévisageant, et je crois vous avoir aperçu à l’église, dimanche.

Je souris, mais je ne sais quoi dans ce sourire ou dans l’idée qu’il rappelait lui déplut, car son regard se fit à nouveau fier et glacial, pareil à celui qui m’avait troublé de façon si inexplicable à l’église : un regard plein de dédain et d’éloignement. Il paraissait si naturel, si peu forcé, qu’il devait être l’expression normale de sa physionomie, d’autant plus blessant pour moi qu’à ce moment je ne pouvais le juger affecté.

– Adieu, monsieur Markham, dit-elle, et, sans ajouter un mot ou un regard, elle entra dans le jardin avec son enfant.

Je retournai à la maison assez peu satisfait et fâché : je n’aurais su dire pourquoi.

Je restai juste le temps nécessaire pour ramasser mon fusil et ma poire à poudre et donner des ordres à l’un des garçons de ferme. Puis je gagnai le presbytère, pour reprendre mes esprits et calmer mon humeur en bavardant en compagnie d’Eliza Millward.

Je la trouvai occupée, comme d’habitude, à une broderie délicate (les laines berlinoises ne connaissaient pas encore la vogue) ; sa sœur, elle, était assise au coin de la cheminée, le chat sur ses genoux, et raccommo- dait une pile de bas. Je surpris un reste de discussion.

– Mary! Mary! laisse tout cela, s'écriait Eliza au moment où j'entrais dans la pièce.

– Mais non! répondait l'autre avec calme.

À mon apparition, elles s'arrêtèrent.

– Vous n'avez vraiment pas de chance, monsieur Markham, fit remarquer la cadette, avec un regard en coin rempli de malice; papa vient de sortir à l'instant dans la paroisse et ne sera sûrement pas de retour avant une heure.

– Aucune importance, je m'accommoderai de passer quelques minutes avec ses filles si elles le veulent bien, dis-je, approchant une chaise du feu et m'asseyant sans attendre d'y être invité.

– Bien, si vous êtes capable de nous distraire, nous ne ferons aucune objection.

– Accordez-moi cette faveur sans condition, je vous prie: je ne viens pas pour apporter la distraction, mais pour la chercher.

Toutefois je crus raisonnable de faire quelque effort pour rendre ma compagnie agréable; si léger qu'il fût, cet effort fut couronné de succès: jamais Miss Eliza n'avait été de plus charmante humeur. Nous paraissions, en vérité, ravis l'un de l'autre et nous faisons tout ce qu'il fallait pour maintenir entre nous une conversation joyeuse et animée, mais sans profondeur. Cela valait presque un tête-à-tête, car Mary Millward n'ouvrait jamais la bouche, sinon, à l'occasion, pour reprendre une affirmation aventurée ou une expression exagérée de sa sœur et, une fois, pour lui demander de ramasser la pelote de coton qui avait roulé sous la table. Ce que je fis moi-même, comme il se doit.

– Merci, monsieur Markham, dit-elle comme je la lui tendais, je l'aurais bien ramassée moi-même, mais je ne voulais pas déranger le chat.

– Mary chérie, ce n'est pas une excuse aux yeux de Mr Markham, dit Eliza, de ne pas vouloir déranger le chat.

Il déteste les chats, j'ose le dire, aussi cordialement qu'il déteste les vilaines filles – comme tous les hommes, d'ailleurs. N'est-ce pas, monsieur Markham?

– Je pense qu'il est naturel à notre sexe rébarbatif de détester les bêtes, répondis-je ; les jeunes femmes se chargent bien de leur prodiguer des caresses.

– Dieu les bénisse, les petits chéris ! s'écria-t-elle dans une brusque explosion d'enthousiasme, dévorant de baisers l'animal que sa sœur tenait sur ses genoux.

– Arrête, Eliza ! dit Mary Millward, d'un ton un peu bourru, en repoussant sa sœur avec impatience.

Il était temps pour moi de prendre congé : malgré ma hâte, je serais en retard pour le thé ; et ma mère était l'ordre et la ponctualité en personne.

De toute évidence, ma belle amie ne désirait pas encore me dire adieu et je serrai tendrement sa petite main en partant. Elle me paya d'un de ses plus doux sourires et d'un de ses regards les plus ensorceleurs. Je rentrai à la maison fort heureux, le cœur débordant de contentement, inondé d'amour pour Eliza.

III

UNE CONTROVERSE

Deux jours plus tard, Mrs Graham se rendit à Linden-Car, contrairement à l'attente de Rose qui s'était figuré que la mystérieuse occupante de Wildfell Hall ferait fi des règles communes de la vie civilisée. Opinion partagée par les Wilson, qui étaient là pour attester que ni leur visite ni celle des Millward n'avaient été rendues. Mais le motif de cette omission pouvait s'expliquer, jusqu'à un point qui ne satisfaisait pas tout à fait Rose : Mrs Graham avait amené son fils avec elle, et comme ma mère s'étonnait qu'il ait pu couvrir à pied un si long trajet, elle répondit :

– C'est pour lui une longue marche ; mais il me fallait ou l'amener avec moi, ou renoncer à faire visite ensemble ; je ne le laisse jamais seul ; aussi, madame Markham, je vous prierai, car je ne les oublie pas, de présenter mes excuses aux Millward et aux Wilson, quand vous les verrez. Je crains de ne pas avoir ce plaisir avant que mon petit Arthur ne soit capable de m'accompagner.

– Vous avez bien une domestique, dit Rose ; ne pourriez-vous pas le laisser avec elle ?

– Elle a son travail ; et de plus, son âge l'empêche de courir après un enfant trop ardent pour l'écouter.

– Mais vous l'avez laissé pour vous rendre à l'église.

– Oui, une fois ; mais pour nulle autre raison je ne l'aurais

abandonné ; et je crois qu'à l'avenir je devrai m'arranger pour l'emmener avec moi ou rester à la maison.

– Est-il si turbulent ? demanda ma mère, très surprise.

– Non, dit la dame avec un sourire triste, en tapotant les boucles de son fils qui était assis à ses pieds sur un petit banc, mais c'est ma seule richesse, et je suis sa seule amie. Nous n'aimons pas être séparés.

– Ma chère, j'appelle cela de l'idolâtrie, dit carrément ma mère. Tâchez de mettre un terme à une tendresse aussi folle, autant pour sauver votre fils de sa perte que vous-même du ridicule.

– Sa perte, madame Markham ?

– Oui, c'est gâter un enfant. Même à son âge, il ne convient pas qu'il soit attaché au cordon du tablier de sa mère ; il devrait apprendre à en rougir.

– Madame Markham, je vous en supplie, ne dites rien de tel, devant lui tout au moins. Je suis certaine que mon fils ne rougira jamais d'aimer sa mère ! dit Mrs Graham, avec une énergie qui étonna tout le monde.

Ma mère s'efforça de la calmer par une explication, mais la pensée de Mrs Graham, visiblement, était de s'en tenir là sur ce sujet, et elle fit tourner court la conversation.

« Tout à fait ce que j'imaginai, me dis-je intérieurement : la dame n'a pas un caractère des plus commodes, malgré sa figure pâle et douce et ce beau front où la réflexion et peut-être la souffrance ont toutes deux laissé des traces. »

Pendant tout ce temps, assis à une table de l'autre côté de la pièce, je feignais d'être plongé dans un numéro du *Farmer's Magazine*, que je lisais au moment où notre visiteuse était entrée. Sans aucune envie de me mettre en frais, après une brève inclination de tête, j'avais poursuivi ma lecture.

Peu après, je sentis que quelqu'un s'approchait de moi, avec une démarche légère et hésitante. C'était le petit Arthur, fasciné par mon chien Sancho, qui était couché à mes pieds.

Je levai les yeux : il se tenait à deux mètres de moi, son regard bleu fixant le chien, figé non par la crainte de l'animal, mais plutôt intimidé par son maître. Un léger encouragement le fit s'avancer. L'enfant était timide, mais non boudeur. Une minute après, il était à genoux sur le tapis, ayant passé ses bras autour du cou de Sancho, et une ou deux minutes plus tard le petit bonhomme était sur mes genoux, et contemplait avec le plus vif intérêt les différents spécimens de chevaux, de vaches, de cochons, ainsi que les fermes reproduites dans la brochure ouverte devant moi. Parfois je jetais un coup d'œil à sa mère pour voir comment elle appréciait ce début d'intimité. Son œil inquiet trahissait, pour une raison ou pour une autre, le déplaisir que lui causait la position de l'enfant.

– Arthur, dit-elle enfin, viens ici. Tu empêches Mr Markham de lire.

– Pas du tout, madame Graham ; laissez-le, je vous en prie, je m'amuse autant que lui, plaidai-je.

Cependant, elle le rappela de la main et du regard.

– Non, maman, dit l'enfant, laissez-moi regarder d'abord ces images ; puis je viendrai et je vous les raconterai.

– Nous donnons une petite fête le lundi 5 novembre, dit ma mère, j'espère que vous ne refuserez pas d'y assister. Vous pouvez amener votre petit garçon avec vous, vous savez. Croyez-moi, nous serons capables de le distraire ; ainsi, vous pourrez vous excuser auprès des Millward et des Wilson ; je compte sur eux.

– Je vous remercie, je ne sors jamais.

– Ce sera une simple réunion de famille, qui finira tôt, rien qu'entre nous, juste les Millward et les Wilson, que vous connaissez pour la plupart, et Mr Lawrence, votre propriétaire, avec qui il vous faut faire connaissance.

– Je le connais un peu, mais vous nous excuserez pour cette fois ; les soirées sont maintenant sombres et humides, et Arthur, je le crains, est trop délicat pour risquer d'y être

exposé. Il nous faut remettre à plus tard le plaisir d'apprécier votre hospitalité, quand les jours seront plus longs et les nuits plus chaudes.

Alors Rose, sur un signe de ma mère, tira une carafe de vin, des verres et des gâteaux du buffet de chêne et présenta, comme il se doit, la collation à nos invités. Ils prirent tous deux du gâteau mais refusèrent obstinément le vin, en dépit de leur hôtesse qui déployait sa courtoisie pour les engager à l'accepter. La vue du nectar couleur de rubis paraissait même remplir d'horreur et de dégoût Arthur, qui fut sur le point de pleurer dès qu'on lui en offrit.

– N'aie pas peur, Arthur, dit sa mère. Mrs Markham pense qu'après les fatigues de la promenade cela te fera du bien ; mais elle ne t'obligera pas à en prendre ! Et tu t'en passeras très bien. Il déteste la simple vue du vin, ajouta-t-elle, et son odeur le rend presque malade. J'avais pris l'habitude de lui faire avaler une cuillerée de vin ou d'eau-de-vie peu alcoolisée en guise de remède quand il était malade et, en fait, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour l'en dégoûter.

Tout le monde rit, excepté la jeune veuve et son fils.

– Tenez ! madame Graham, dit ma mère en essuyant les larmes de joie qui coulaient de ses yeux, vraiment, vous me surprenez ! Je faisais plus de crédit à votre bon sens. Le pauvre enfant fera la plus belle poule mouillée qui ait jamais été ! Imaginez seulement l'homme qu'il deviendra, si vous continuez à...

– Je pense que c'est une excellente méthode, interrompit Mrs Graham avec une gravité imperturbable. En agissant ainsi, j'espère lui épargner au moins un vice abominable. Je voudrais pouvoir le mettre à l'abri de tous les poisons.

– Avec ces moyens, dis-je, vous ne le rendrez jamais vertueux. Quelle est l'essence de la vertu, madame Graham ? Est-ce de savoir résister volontairement à la tentation ou de n'avoir aucune tentation à laquelle résister ? L'homme

fort, est-ce celui qui surmonte les obstacles et accomplit des exploits au prix d'une grande dépense d'énergie musculaire, quitte à être fatigué après, ou celui qui reste dans son fauteuil toute la journée sans autre effort que tisonner le feu et porter la nourriture à sa bouche ? Si vous voulez que votre fils soit un homme, n'écartez pas les pierres de son chemin, mais enseignez-lui à passer fermement par-dessus ; ne persistez pas à le mener par la main, mais apprenez-lui à marcher tout seul.

– Je le conduirai par la main, monsieur Markham, jusqu'à ce qu'il ait la force de marcher tout seul ; et j'écarterai de son chemin autant de pierres que je pourrai, et je lui apprendrai à éviter les autres ou à passer fermement par-dessus, comme vous le dites ; car, quand j'aurai fait de mon mieux pour les écarter, il en restera bien assez pour mettre à l'épreuve son agilité, sa fermeté et sa prudence. Il est bien de parler de noble résistance et des épreuves qui attendent la vertu ; mais pour cinquante, ou pour cinq cents hommes qui ont cédé à la tentation, montrez-moi celui qui a eu la vertu de résister. Et pourquoi admettrais-je que mon fils sera l'exception qui confirme la règle ? Au lieu de me préparer au pire et de supposer qu'il sera comme son... comme le reste des hommes, ne vaut-il pas mieux que je prenne soin de le prévenir ?

– Vous avez bonne opinion de nous tous, observai-je.

– Je ne veux pas parler de vous. Je parle de ceux que je connais, et quand je considère la race humaine (à de bien rares exceptions) qui trébuche, qui patauge sur le chemin de la vie, qui tombe dans tous les pièges, se casse les jambes à chaque obstacle, n'emploierai-je pas tous les moyens dont je dispose pour assurer à mon fils un passage plus doux et plus sûr ?

– Oui, mais quels moyens plus sûrs que de mettre tous ses efforts à le fortifier contre la tentation et non à écarter celle-ci de sa route ?

– Je ferai les deux, monsieur Markham. Dieu sait si l'assaut

de la tentation ne lui manquera pas, venant des choses et de lui-même, quand j'aurai fait tout mon possible pour lui rendre le vice odieux, car il est haïssable en soi. À la vérité, je n'ai pas eu souvent l'occasion d'être attirée par ce que l'on appelle ainsi, mais j'ai fait l'expérience de tentations et d'épreuves d'une autre sorte, qui réclamaient plus de vigilance et de fermeté pour leur résister que je n'en ai su témoigner jusqu'ici. Ceux qui y ont réfléchi, et qui ont essayé de lutter contre leurs mauvais penchants, seront de mon avis.

– Oui, dit ma mère, craignant à demi mon emportement ; mais vous ne pouvez juger un enfant d'après vous et, ma chère madame Graham, permettez-moi de vous mettre en garde, pendant qu'il en est temps, contre une erreur, une erreur funeste, dirais-je, celle de diriger l'éducation de votre fils selon votre propre expérience. Parce que vous comprenez certaines choses, que vous êtes avertie, vous pouvez vous croire à la hauteur d'une pareille tâche ; en vérité, vous ne l'êtes pas et, si vous persistez dans cette voie, croyez-moi, vous vous en repentirez amèrement quand le mal sera fait.

– Je dois donc, selon vous, l'envoyer à l'école pour y apprendre à mépriser l'affection et l'autorité de sa mère ! dit la dame avec un sourire assez amer.

– N'en croyez rien ! Si vous désirez voir un garçon qui méprise sa mère, qu'elle le garde à la maison, qu'elle passe sa vie à le gêner, et à se rendre esclave de ses mille caprices.

– Je suis entièrement d'accord avec vous, madame Markham ; rien n'est plus éloigné de mes principes, de leur application, qu'une faiblesse aussi criminelle.

– Bien, mais vous le traiterez comme une fille. Vous lui fausserez l'esprit et vous en ferez tout simplement une poule mouillée. En vérité, c'est cela, madame Graham, quoi que vous puissiez penser. Je vais engager Mr Millward à vous parler à ce sujet : il vous en fera voir les conséquences ; il vous les étalera devant vous aussi clair que le jour et vous dira tout ce

que vous devriez savoir ; et, sans aucun doute, il sera capable de vous convaincre en une minute.

– Ce n’est pas la peine de déranger le vicaire, dit Mrs Graham en me jetant un regard. (Sans doute souriais-je de la confiance inébranlable de ma mère envers ce digne gentleman.) Mr Markham, ici présent, estime sa force de persuasion au moins égale à celle de Mr Millward. Si je ne l’écoute pas, à plus forte raison le « ressuscite d’entre les morts ¹ » du vicaire ne me convaincra pas. Ainsi, monsieur Markham, vous qui prétendez qu’on ne doit pas protéger un enfant du mal, mais qu’on doit l’envoyer combattre contre lui, seul et sans aide – sans qu’on lui ait appris à éviter les pièges de la vie, mais au contraire à s’y précipiter ou à passer par-dessus, tout cela pour courir au-devant du danger au lieu de l’éviter et pour nourrir sa vertu de la tentation même –, vous voudriez...

– Je vous demande pardon, madame Graham, mais vous allez trop vite. Je n’ai jamais dit qu’on devrait apprendre à un garçon à se jeter dans toutes les embûches, ou à rechercher volontairement la tentation pour exercer complaisamment sa vertu à la surmonter ; je dis seulement qu’il est mieux d’exercer et d’aguerrir votre héros que de désarmer l’ennemi pour l’affaiblir : élevez un chêne dans une serre, veillez-le nuit et jour en l’abritant du moindre vent, vous attendez-vous à le voir devenir un arbre altier, comme celui qui pousse à flanc de montagne, livré à toutes les intempéries, sans aucune protection contre la tempête ?

– D’accord ; mais diriez-vous la même chose en parlant d’une fille ?

– Certes non !

– Non : vous l’élèveriez tendrement, délicatement, comme une fleur en serre ; vous lui apprendriez à prendre aide et conseil des autres, et vous la préserveriez de votre mieux

1. Luc, 16, 31.

de la véritable connaissance du mal. Soyez assez bon pour m'expliquer pourquoi vous faites cette distinction. Estimez-vous donc une fille sans vertu?

– Assurément non.

– Cependant, vous affirmez que la vertu ne jaillit que de la tentation; selon vous, une femme ne peut aucunement y être exposée, si peu qu'elle sache du vice ou de ce qui s'y rapporte. Il faut donc, d'après vous, qu'elle soit par nature vicieuse ou faible d'esprit pour ne pouvoir y résister. Elle demeure pure et innocente aussi longtemps qu'on la garde dans l'ignorance; mais, comme elle est dépourvue de vertu réelle, dès qu'on lui enseigne le péché, on fait aussitôt d'elle une pécheresse. Plus grande sera sa connaissance, plus large sa liberté, d'autant plus profonde sera sa dépravation. Dans le noble sexe, en revanche, il existe une tendance naturelle au bien, garantie par une force d'âme supérieure. Plus elle s'exerce dans les épreuves et les dangers, plus elle se développe.

– Le Ciel me préserve d'un tel jugement! l'interrompis-je à la fin.

– Alors, pensez-vous que les deux sexes sont à la fois faibles et sujets à l'erreur, mais que la moindre faute, la plus petite ombre de péché corrompra les filles alors qu'au contraire elle fortifiera et embellira le caractère des garçons? Je terminerai plutôt leur éducation par la connaissance pratique de certaines choses interdites. Une telle expérience serait (pour reprendre une comparaison usée) comme la tempête pour le chêne. Si elle peut éparpiller les feuilles et briser les petites branches, elle endurecit et resserre les fibres. À vous en croire, il faut encourager nos fils à faire eux-mêmes l'expérience de chaque chose, alors que nos filles ne doivent même pas bénéficier de l'expérience des autres. Pour ma part, je voudrais les voir, les uns comme les autres, profiter à tel point de l'expérience d'autrui et des commandements de la plus haute autorité qu'ils puissent savoir d'avance refuser le mal et

choisir le bien sans exiger des preuves. Je n'enverrai pas par le monde une malheureuse fille, désarmée devant ses ennemis et ignorante des pièges qui l'attendent sur sa route. Mais je ne la préserverai pas plus en lui faisant abdiquer toute dignité et toute confiance en soi, en lui faisant perdre la volonté de se défendre elle-même ; quant à mon fils, si je pensais qu'il dût grandir pour devenir un jour ce que vous appelez un homme averti, un de ceux qui « connaissent la vie » et qui tirent gloire de leur expérience, même s'il devait en profiter pour se tempérer à la longue en devenant un membre respectable de la société, je préférerais le voir mort demain ! Plutôt mille fois ! ajouta-t-elle ardemment, serrant son enfant chéri contre elle et baisant son front avec passion.

Il avait depuis quelque temps abandonné son nouveau compagnon et se tenait sur les genoux de sa mère, les yeux levés vers elle, étonné, et écoutant en silence son discours incompréhensible.

– Les femmes auront toujours le dernier mot, dis-je, observant Mrs Graham qui se levait et commençait à prendre congé de ma mère.

– Vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira, je ne serai plus là pour l'entendre.

– C'est bien ce que je dis. Vous retenez d'un argument ce qu'il vous plaît ; et le reste peut être dit au vent.

– Si vous désirez ajouter quelque chose à ce sujet, répliqua-t-elle en serrant la main de Rose, conduisez votre sœur chez moi un beau jour et j'écouterai avec autant de patience que vous le souhaitez tout ce qu'il vous plaira de dire. Je préfère être catéchisée par vous plutôt que par le vicaire, car j'aurai moins de remords à vous dire, à la fin de votre sermon, que mon opinion est absolument la même qu'au début – comme je le ferai, j'en suis sûre, pour tout autre raisonneur.

– Oui, naturellement, dis-je, décidé à être aussi blessant ; quand une femme consent à prêter une oreille à une opinion

contraire à la sienne, elle est toujours décidée d'avance à y résister, à n'écouter qu'avec les oreilles du corps, gardant celles de l'esprit résolument fermées aux meilleures raisons du monde.

– Au revoir, monsieur Markham, dit ma belle adversaire avec un sourire de pitié.

Et, pour couper court à une réplique, elle s'inclina légèrement avant de se retirer, quand son fils, avec l'impertinence de l'enfance, l'arrêta en s'exclamant :

– Maman, vous n'avez pas serré la main de Mr Markham !

Elle se retourna en riant et tendit sa main. Je la serrai avec rancune ; j'étais contrarié, car elle ne m'avait jamais rendu justice depuis le début de nos relations. Sans rien connaître de mes réelles dispositions et de mes principes, elle était évidemment prévenue contre moi. Elle paraissait vouloir me prouver que son opinion à mon égard était, en tout point, bien au-dessous de celle que je pouvais nourrir moi-même. J'étais d'un naturel susceptible, sinon je n'eusse pas été vexé à ce point. Peut-être étais-je aussi un peu gâté par ma mère et ma sœur et par quelques autres dames de ma connaissance ? Je n'étais pourtant pas un fat, j'en suis parfaitement convaincu, que tu le sois ou non.

LA RÉCEPTION

Notre petite fête du 5 novembre se déroula très bien, malgré le refus de Mrs Graham de l'honorer de sa présence. Il est même probable que, si elle avait été là, il aurait régné moins de cordialité, de liberté et d'amusement parmi nous.

Ma mère, à son habitude, se montra bavarde, enjouée, pleine d'activité, de bonne humeur. Le souci de satisfaire ses invités en forçant plusieurs d'entre eux à faire ce qu'ils détestaient cordialement était le seul reproche qu'on pût lui adresser : manger sans faim, boire sans soif, s'asseoir le nez devant le feu, parler quand ils avaient envie de se taire. Ils le supportèrent patiemment, étant tous dans leurs bons jours.

Mr Millward fut le dogme en personne ; il fit des plaisanteries sentencieuses, raconta des anecdotes pleines de solennité et émit quelques oracles – le tout à l'intention de l'assemblée entière, et, plus spécialement, de Mrs Markham, admirative, de Mr Lawrence, poli, de Mary Millward, posée, de Richard Wilson, calme, et de Robert, prosaïque, en leur qualité d'auditeurs les plus attentifs.

Mrs Wilson brilla plus que jamais, avec une provision toute fraîche de nouvelles et aussi de vieux scandales, mêlée à des remarques et des questions banales, des lieux communs destinés à exercer sans répit d'infatigables organes vocaux. Elle avait apporté son tricot et sa langue semblait avoir lancé un défi à ses doigts pour le record du mouvement perpétuel.

Sa fille Jane était, naturellement, gracieuse, élégante, spirituelle et séduisante au possible : pensez qu'il y avait là toutes les femmes à éblouir, tous les hommes à charmer. Et Mr Lawrence, le premier, à subjuguier. Ses petits manèges, à cet effet, étaient trop subtils, trop impalpables pour attirer mon attention ; mais, à mon idée, cette affectation raffinée de supériorité, ces propos pleins d'assurance annulaient tous ces avantages. Après son départ, Rose singea ses regards, ses paroles, ses gestes, avec un mélange de finesse et de cruauté qui me remplit d'admiration, aussi bien pour les artifices des femmes que pour son esprit d'observation. Je finis par me demander si elle aussi n'avait pas des vues sur le propriétaire – mais sois tranquille, Halford, elle n'en avait aucune.

Richard Wilson, le cadet de Jane, était assis dans un coin, l'air de bonne humeur, mais silencieux et timide, désireux de passer inaperçu, et aussi d'écouter et d'observer. N'étant pas dans son élément, il se serait accommodé de son coin tranquille, si ma mère avait pu le laisser seul ; mais il lui fallait le harceler de prévenances maladroitement, lui offrir sans discrétion toutes sortes de mets comme s'il était trop gauche pour se servir lui-même, l'obliger à crier d'un bout à l'autre de la pièce des réponses monosyllabiques à ses innombrables questions. Ainsi espérait-elle le faire participer à la conversation.

Rose m'apprit que nous n'aurions jamais eu la faveur de sa présence sans l'insistance de Jane à prouver à Mr Lawrence qu'elle avait un frère mieux élevé et plus raffiné que Robert. Quant à ce dernier, Jane s'était efforcée de l'écarter ; mais il avait répondu qu'il n'avait aucune raison de se priver de bavarder avec Mr Markham et avec la vieille dame (ma mère n'était pas vieille, en vérité), avec la jolie Miss Rose et le pasteur, tout comme un autre. C'était là son droit. Il échangea donc quelques banalités avec Rose et ma mère, discuta des affaires de la paroisse avec le vicaire, parla d'agriculture avec moi et de politique avec Mr Lawrence.

Mary Millward restait muette, sans subir les assauts de gentillesse de ma mère, car elle avait une façon coupante de refuser et passait pour maussade plutôt que pour timide. En fait, sa présence ajouta peu de gaieté à celle de la compagnie et elle n'y participa guère. Eliza m'avoua que sa sœur n'était venue que sur l'injonction paternelle. Celui-ci s'était mis dans la tête que Mary se consacrait trop exclusivement aux travaux ménagers, négligeant la détente et les amusements de son âge et de son sexe. À tout prendre, elle me parut d'assez bonne humeur : elle alla jusqu'à rire une ou deux fois aux reparties et à l'entrain des plus favorisés d'entre nous. Je remarquai alors qu'elle cherchait à attirer les regards de Richard Wilson, assis vis-à-vis d'elle. Comme il étudiait avec le pasteur, Mary le connaissait un peu, et en dépit de leur commune réserve, je suppose qu'une certaine sympathie était née entre eux.

Combien mon Eliza fut charmante, je ne saurais le dire : coquette sans affectation, s'attachant à accaparer ma seule attention sans regarder les autres. On voyait clairement, à l'animation de son teint, au frémissement de sa gorge pourtant démenti par sa mimique et sa pétulance, le plaisir qu'elle avait de ma présence, assis ou debout près d'elle, murmurant à son oreille ou pressant sa main en dansant. J'aurais mieux fait de tenir ma langue : si je me vante aujourd'hui de ces choses, j'aurai à en rougir par la suite.

Revenons donc aux autres personnes qui assistaient à la fête. Rose, à son habitude, était simple, naturelle, pleine de gaieté et de vivacité.

Fergus fut extravagant et absurde, mais ses impertinences et ses folies contribuèrent plutôt à mettre en joie l'assistance qu'à le faire monter plus haut dans l'estime générale.

Enfin (car je ne compte pas), Mr Lawrence se montra très gentleman, bien intentionné à l'égard de tous, courtois envers le vicaire et les dames, et particulièrement envers la

maîtresse de maison et sa fille, sans oublier Miss Wilson. Il n'eut pas le goût de préférer Eliza Millward. Mr Lawrence et moi étions assez intimes. D'un naturel réservé, il ne quittait que rarement le lieu écarté de sa naissance, où il vivait solitaire depuis la mort de son père, et il n'avait ni l'occasion ni l'envie de se faire beaucoup de relations; et de tous ceux qu'il avait connus, j'étais (à en juger par son attitude) le compagnon qu'il préférait. J'aimais assez l'homme. Il était froid, timide, trop peu expansif cependant pour gagner ma sympathie complète. Il appréciait chez les autres un franc-parler sans grossièreté, mais était incapable de l'acquérir lui-même. Sa réserve excessive à l'égard de son entourage était, en vérité, assez blessante et un peu réfrigérante; je la lui pardonnais, convaincu qu'elle tenait moins à la fierté et à la défiance envers ses amis qu'à une délicatesse morbide et à une timidité spécifique dont il avait conscience, mais qu'il n'avait pas la force de dominer. Son cœur était comme une sensitive, qui s'ouvre un moment au soleil et s'enroule, se rétracte au moindre frôlement du doigt, à la plus légère brise. En fait, notre intimité était plutôt mutuelle prédilection qu'amitié solide et profonde, telle que la nôtre aujourd'hui, Halford. Celle-ci, malgré tes airs parfois bourrus, rien ne l'évoque mieux qu'un vieil habit, parfaitement tissé mais si bien assoupli qu'il a pris la forme de son propriétaire, et qu'on peut mettre à sa guise sans crainte de le salir. Mr Lawrence, lui, était un habit neuf, net, coquet à l'œil, mais si serré aux entournares qu'on eût craint d'en faire sauter les coutures en remuant les bras sans contrôle, et si doux, si fin qu'on aurait eu scrupule à l'exposer à la moindre goutte de pluie.

Peu après l'arrivée de ses invités, ma mère parla de Mrs Graham pour déplorer qu'elle ne fût pas là pour les rencontrer. Elle donna aux Millward et aux Wilson les raisons qu'elle avait invoquées pour expliquer sa négligence et formula l'espoir qu'ils voudraient bien l'excuser, assurant

qu'elle n'avait pas voulu se montrer impolie et qu'elle serait heureuse de les voir quand ils le désireraient.

– Mais c'est une dame très singulière, monsieur Lawrence : nous ne savons pas comment la cataloguer. Vous pourrez sans doute nous parler d'elle. Elle est votre locataire, n'est-ce pas ? Elle nous a dit vous connaître un peu.

Tous les yeux se tournèrent vers Mr Lawrence. Sa confusion, dès qu'on l'interpella, me sembla bien superflue.

– Moi, madame Markham ! dit-il. Vous faites erreur. Je ne la connais pas. En vérité, pour tout dire, je ne l'ai jamais vue. Je suis bien la dernière personne à qui vous pouvez demander des renseignements sur Mrs Graham.

Il se tourna aussitôt vers Rose, la priant de charmer la société avec une romance ou un morceau de piano.

– Non, dit-elle, demandez à Miss Wilson : elle nous surpasse tous pour le chant et la musique.

Miss Wilson se fit prier.

– Elle chantera volontiers, dit Fergus, si vous voulez bien rester près d'elle, monsieur Lawrence, pour tourner les pages.

– J'en serais tout à fait heureux, mademoiselle Wilson. Voulez-vous me permettre ?

Elle se rengorgea, sourit et souffrit qu'il la conduisît près de l'instrument. Puis elle se mit à jouer et à chanter, dans son meilleur style, un morceau après l'autre. Lui, tenait une de ses mains appuyée sur le dos de la chaise ; de l'autre, il tournait les pages de la partition. Il semblait aussi ravi de l'exécution qu'elle-même. C'était, certes, très bien dans son genre, mais dire que cela m'émut profondément... C'était adroit et plein de virtuosité, mais il y avait trop peu de sentiment.

Nous n'en avons pas encore fini avec Mrs Graham.

– Merci, pas de vin, refusa Mr Millward quand on lui en offrit, je prendrai plutôt un doigt de votre bière de ménage. Je la préfère à toute autre boisson.

Flattée du compliment, ma mère sonna. Un pichet de notre

meilleure bière fut apporté au digne gentleman qui savait si bien l'apprécier.

– Ça, c'est quelque chose ! approuva-t-il en s'en versant un plein verre.

Il laissa tomber avec un art consommé un filet de la cruche dans le verre de façon à obtenir une mousse abondante, sans en perdre une goutte ; et, après l'avoir fait jouer un instant à la flamme d'un chandelier, il en avala une large rasade. Il fit alors claquer ses lèvres, prit un long temps de respiration et remplit à nouveau son verre, à la satisfaction complète de ma mère.

– Il n'y a rien au-dessus de cela, madame Markham ! Mon avis c'est que rien ne peut se comparer à votre bière de ménage.

– Je suis heureuse, en vérité, que vous l'aimiez, monsieur Millward. Je surveille moi-même le brassage, comme je surveille la préparation du fromage et du beurre. J'aime que les choses soient proprement faites, quand on les fait.

– Vous parlez le langage de la raison, madame Markham !

– Mais, à votre avis, monsieur Millward, pensez-vous qu'il y ait du mal à prendre une goutte de vin par-ci par-là ? Voire un peu d'alcool, dit ma mère en tendant un verre de gin à l'eau à Mrs Wilson, qui déclara que le vin lui pesait sur l'estomac, tandis que son fils Robert s'en versait au même instant un verre plein à ras bord.

– Absolument pas, répondit l'oracle, avec un signe de tête jupitérien : ce sont là bénédictions et grâces lorsqu'on en sait le bon usage.

– Mrs Graham ne l'entend pas de cette façon. Vous allez savoir ce qu'elle nous a déclaré dimanche. Je lui ai dit que je vous en parlerais.

Et ma mère régala la compagnie des idées fausses et de la conduite absurde de cette dame à ce sujet. Sa conclusion fut :

– N'est-ce point erreur que tout cela ?

– Erreur ! répéta le vicaire avec plus de solennité encore que de coutume... c'est un crime, dirais-je, un véritable crime !

Non seulement c'est faire de l'enfant un dadais, mais c'est faire offense aux dons de la Providence, c'est lui enseigner à les piétiner.

Il entra alors dans le vif du sujet, démontant en long et en large les ressorts de cette folie et de cette impiété. Ma mère l'écouta dans le plus profond respect ; et Mrs Wilson condescendit à laisser reposer sa langue un instant et à écouter en silence, en sirotant avec délices son gin à l'eau. Mr Lawrence, accoudé à la table, jouait négligemment avec son verre à moitié plein, se souriant à lui-même.

– Ne pensez-vous pas, monsieur Millward, suggéra-t-il, profitant enfin d'une pause dans le discours de ce gentleman, que si un enfant est naturellement porté à l'intempérance, par la faute de ses parents ou de ses ancêtres, quelques précautions s'imposent ?

(On pensait généralement que l'intempérance avait écourté les jours du père de Mr Lawrence.)

– Quelques précautions, peut-être ; mais la tempérance est une chose, et l'abstinence une autre.

– Mais je me suis laissé dire que, pour certains, la tempérance, ou, si vous préférez, l'usage modéré, est quasi impossible, et si l'abstinence est un mal (ce dont beaucoup doutent), personne ne niera que l'excès en est un pire. Il y a des parents qui interdisent formellement à leurs enfants de goûter aux liqueurs fortes. Mais l'autorité des parents n'a qu'un temps : les enfants sont portés par nature à désirer les choses défendues. Je ne doute pas qu'en pareil cas tout enfant aurait envie de goûter, d'essayer les effets de ce qui procure tant de plaisir aux autres, de ce qu'on glorifie tant et qu'on lui interdit si strictement. Sa curiosité sera probablement satisfaite à la première occasion qui se présentera, et l'interdiction une fois levée, qu'en résultera-t-il ? Je ne prétends pas être juge en ces matières, mais il me semble que les idées de Mrs Graham, telles que vous les rapportez, madame Markham, si extra-

ordinaires qu'elles puissent être, ne sont pas sans avantage pour l'enfant, car, par ce moyen, vous le délivrez à l'instant même de la tentation ; il n'a ni curiosité secrète ni désir violent ; il connaît aussi bien les boissons tentatrices qu'il peut jamais souhaiter les connaître ; et il en est dégoûté avant d'en avoir exploré les effets.

– Est-ce bien exact, monsieur ? Ne vous ai-je pas prouvé combien cette méthode est néfaste et contraire aux préceptes de l'Évangile et à la raison ? Quoi ! apprendre à un enfant à faire le dégoûté devant les bienfaits de la Providence, au lieu de lui enseigner à en bien user ?

– Il est possible que vous considérez aussi le laudanum comme un bienfait de la Providence, monsieur, répondit Mr Lawrence en souriant, mais accordez-moi que nous ferions mieux, pour la plupart, de ne pas en user, même avec modération – et il ajouta : Ne croyez pas que je souhaite que vous suiviez trop fidèlement ma comparaison, en foi de quoi je finis mon verre.

– Prenez-en un autre, je vous en prie, monsieur Lawrence, dit ma mère en poussant la bouteille vers lui.

Il refusa poliment et éloigna un peu sa chaise de la table, le dos penché vers moi – j'étais assis derrière lui sur le canapé, à côté d'Eliza Millward –, et me demanda négligemment si je connaissais Mrs Graham.

– Je l'ai rencontrée une ou deux fois.

– Qu'en pensez-vous ?

– Je ne puis dire que je l'aime beaucoup. Elle est belle, je dirais plutôt d'aspect distingué et attachant, mais rien moins qu'avenante. Une femme exposée à toutes sortes de préjugés, j'imagine, et à les conserver contre vents et marées – pliant tout à l'image de ses idées préconçues, trop dure, trop acerbe, en un mot trop amère pour mon goût.

Il ne répondit pas, mais fixa ses regards sur le sol et se mordit les lèvres, puis il se leva et rejoignit avec nonchalance

Mrs Wilson, plutôt pour me fuir, je pense, que par attirance pour elle. Sur l'instant je n'y pris pas garde, mais plus tard, je fus amené à me rappeler cela et d'autres petits faits de même nature quand... – mais n'anticipons pas...

La soirée se passa à danser, et notre pasteur ne pensa pas à compromettre sa dignité en y assistant. Nous avions engagé des musiciens du village pour accompagner au violon nos ébats. Mary Millward refusa obstinément de se joindre à nous. Richard Wilson fit de même, malgré les prières insistantes de ma mère qui alla jusqu'à lui offrir d'être sa cavalière.

Nous nous passâmes très bien d'eux. Et les quadrilles et les danses campagnardes nous amenèrent tard dans la soirée. Je demandai à notre musicien d'attaquer une valse, car je me proposais de faire tourbillonner Eliza dans cette danse charmante en compagnie de Lawrence et de Jane Wilson, de Fergus et de Rose, quand Mr Millward s'interposa :

– Non ! Non ! Je ne permets pas cela ! Venez ! Il est temps de nous retirer, maintenant.

– Oh, non, papa ! plaida Eliza.

– Il est grand temps, ma fille... grand temps ! De la modération en toutes choses, ne l'oublie pas ! Tels sont les bons principes ! « Que votre modération soit connue de tous les hommes ¹. »

En compensation, je suivis Eliza dans le corridor faiblement éclairé, sous prétexte de l'aider à mettre son châle. Je crains d'avouer une faute : je lui ravis un baiser derrière le dos de son père, occupé à s'emmitoufler gorge et menton dans les plis d'un immense cache-col. Hélas, en me retournant, je me trouvai nez à nez avec ma mère. Aussi, après le départ des invités, je fus condamné à subir une verte sermonce, qui brisa net le cours vagabond de mes pensées et termina fâcheusement la soirée.

1. Épître aux Philippiens, 4, 5.

– Mon cher Gilbert, dit-elle, comme je souhaiterais que tu n'aies rien fait de pareil ! Tu sais combien je t'aime ; je t'estime plus que tout au monde, et je désire te voir bien établi dans la vie, mais quelle amertume pour moi si tu te maries avec cette fille ou toute autre de son entourage ! Je ne sais pas ce que tu lui trouves. Ce n'est pas seulement le manque d'argent auquel je pense, en aucune manière – mais il n'y a en elle ni beauté, ni intelligence, ni bonté, ni quoi que ce soit de ce que l'on peut désirer chez une femme. Si tu t'estimais, comme je t'estime, à ta juste valeur, tu ne rêverais pas à cela. Attends, et vois ! Si tu t'abaisces jusqu'à elle, tu le regretteras toute ta vie, quand tu regarderas autour de toi et que tu verras combien il en est de meilleures. Crois-moi sur parole, tu t'en mordras les doigts.

– Bien, maman, rassurez-vous. Je déteste les sermons ! Je ne suis pas près de l'épouser. Je vous l'affirme ; mais, mon Dieu ! ne puis-je pas m'amuser ?

– Si, mon cher garçon, mais pas de cette façon. En vérité, tu ne devrais pas faire de telles choses. Tu ferais tort à cette fille, si elle était ce qu'elle devrait être, mais je t'affirme qu'on ne peut en rêver de plus friponne et de plus rusée ; tu te trouveras empêtré dans ses filets avant de savoir où tu en es. Et si tu l'épouses, Gilbert, tu me briseras le cœur. J'ai dit tout ce que j'avais à te dire à ce sujet.

– Bien, ne pleurez pas pour cela, mère, dis-je, car les larmes jaillissaient de ses yeux ; que ce baiser efface celui que j'ai donné à Eliza ; ne la malmenez pas davantage et tranquillisez-vous ; je vous promets de ne jamais... c'est-à-dire, je vous promets d'y regarder à deux fois avant de faire une démarche que vous désapprouveriez sérieusement.

Cela dit, j'allumai une chandelle et montai me coucher, l'esprit apaisé.

L'ATELIER

C'est vers la fin du mois de mai que, cédant enfin aux sollicitations pressantes de Rose, je l'accompagnai en visite à Wildfell Hall. Nous fûmes introduits dans une salle, et là, le premier objet qui frappa nos yeux fut, à notre surprise, un chevalet. Auprès de lui se trouvait une table couverte de toiles roulées, de flacons d'huile et de vernis, d'une palette, de brosses, de couleurs, etc. Contre le mur, plusieurs esquisses plus ou moins poussées, et quelques peintures achevées – principalement des paysages et des études.

– Je suis obligée de vous recevoir dans mon atelier, dit Mrs Graham. Il n'y a pas de feu dans le salon. Il fait trop froid pour vous recevoir dans une pièce sans feu.

Et, débarrassant deux chaises des attirails de peintre qui les encombraient, elle nous pria de nous asseoir et reprit sa place près du chevalet, sans lui faire exactement face. De temps à autre, elle observait la toile en parlant, posait une touche avec son pinceau comme s'il lui était impossible de détourner son attention de son art pour la fixer sur ses invités. C'était une vue de Wildfell Hall au petit matin. Le champ du bas se détachait en contraste sur le bleu argenté du ciel ; quelques traînées rouges apparaissaient à l'horizon, dessinées et colorées fidèlement, le tout d'une facture très élégante.

– Votre esprit est tout à votre ouvrage, madame Graham, observai-je, je vous prie de le continuer ; si à cause de nous,

vous devez l'interrompre, nous nous considérerons comme des importuns.

– Oh non ! dit-elle, jetant son pinceau sur la table, comme si elle avait été rappelée à la politesse. Je ne suis pas assaillie de visiteurs au point de ne pouvoir distraire quelques minutes pour les rares personnes qui me favorisent de leur compagnie.

– Vous avez presque terminé cette toile ! dis-je, m'approchant pour l'examiner et éprouvant plus d'admiration que je n'en voulais laisser paraître.

– Quelques touches au premier plan l'achèveront.

– Mais pourquoi l'avez-vous appelée « Fernley Manor, Cumberland », au lieu de « Wildfell Hall, comté de... » ? demandai-je en lisant le nom qu'elle avait tracé en petits caractères au bas de la toile.

Je compris tout de suite mon indiscretion ; elle changea de couleur et, après une légère hésitation, avoua avec une brusque franchise :

– Je ne veux pas que certains amis, certaines gens que je connais, sachent mon adresse actuelle ; en voyant ce tableau, ils s'en douteraient peut-être au style, en dépit des fausses initiales que j'ai tracées dans un coin. J'ai pris aussi la précaution de baptiser l'endroit d'un faux nom pour les égayer, s'ils essayaient de me dépister.

– Vous n'avez pas l'intention de conserver cette toile ? repris-je, désireux de dire n'importe quoi pour changer de sujet.

– Non, je n'ai pas les moyens de peindre pour mon plaisir.

– Maman envoie tous ses tableaux à Londres, dit Arthur ; là-bas, quelqu'un les vend à sa place et nous envoie l'argent.

En parcourant les autres toiles, je remarquai une charmante esquisse de Lindenhope prise du sommet de la colline, une autre vue du vieux manoir, baignant dans la brume ensoleillée d'un calme après-midi d'été, et un tableau sobre, mais frappant : le portrait d'un enfant considérant silencieusement

et avec une expression de regret profond une poignée de fleurs fanées. On devinait à l'arrière-plan les collines basses dans l'obscurité et les champs couleur d'automne, sous le ciel morne et nuageux.

– Vous voyez que les sujets font plutôt défaut. Une fois, j'ai peint le vieux manoir au clair de lune. J'ai envie de le refaire par un jour neigeux d'hiver, et aussi par un soir sombre et nuageux ; je n'ai vraiment pas d'autre sujet. On m'a dit que, d'un certain point des environs, on découvrait une belle vue sur la mer. Est-ce vrai ? Et peut-on s'y rendre à pied ?

– Oui, si vous avez la force de parcourir quatre milles environ – soit un peu moins de huit milles aller et retour, par une bien mauvaise route.

– Dans quelle direction ?

Je décrivis l'endroit du mieux que je le pus, et expliquai quels étaient les différents sentiers, routes et champs à traverser avant de l'atteindre : « Vous allez tout droit », « vous tournez à droite », « à gauche » – quand elle me coupa d'un :

– Oh ! arrêtez, ne m'en dites pas plus. J'aurai le temps d'oublier tous vos renseignements avant d'en avoir besoin. Je ne compte pas m'y rendre avant le printemps prochain. À ce moment, je vous dérangerai peut-être encore. Nous avons maintenant l'hiver devant nous et...

Elle s'arrêta soudain, poussa une exclamation de surprise, se leva brusquement en disant : « Excusez-moi un instant », se précipita dehors et ferma la porte derrière elle.

Curieux de voir ce qui venait de la faire sursauter ainsi, je regardai par la fenêtre, où ses yeux, à l'instant précédent, étaient encore négligemment posés ; je ne pus voir que les pans d'un habit masculin disparaître derrière un massif de houx qui se dressait entre la fenêtre et le porche.

– C'est l'ami de maman, dit Arthur.

Rose et moi, nous nous regardâmes.

– Je ne sais absolument pas quoi penser d'elle, souffla Rose.

L'enfant la considéra avec un étonnement sévère. Elle se mit aussitôt à lui parler de choses sans importance, et je m'amusai à regarder les peintures. Dans un coin obscur, il y en avait une que je n'avais pas vue. C'était un petit enfant, assis dans l'herbe, les genoux couverts de fleurs. Ses traits menus, ses grands yeux bleus souriants, à moitié cachés par les boucles châtain clair qui lui retombaient sur le front, tandis qu'il penchait la tête vers son trésor, avaient assez de ressemblance avec ceux du jeune gentleman qui me faisait face pour proclamer qu'il s'agissait bien d'un portrait d'Arthur Graham dans sa première enfance.

Je soulevai le tableau pour l'amener à la lumière et j'en découvris un autre derrière, tourné contre le mur. Je me risquai à le prendre aussi : c'était le portrait d'un homme plein de virilité et de jeunesse. Une assez belle peinture, bien exécutée, mais, si elle avait été peinte par les mêmes doigts que les autres, c'était évidemment quelques années auparavant, car on y sentait un souci de minutie, de détail et moins de cette fraîcheur dans le coloris, moins de cette liberté dans la facture qui m'avaient ravi dans les premières. Je ne l'en considérai pas moins avec un grand intérêt. La personnalité accusée par les traits et l'expression affirmait, au premier regard, une ressemblance parfaite. L'œil vif, bleu, vous regardait avec une espèce d'ironie continue ; vous vous seriez attendu à voir l'homme cligner de l'œil ; un sourire semblait prêt à se dessiner sur des lèvres un peu trop sensuelles ; les joues, hautes en couleur, s'ornaient d'une floraison de favoris roux ; la chevelure châtain clair, abondamment bouclée, débordait sur le front et semblait indiquer que son possesseur était plus fier de sa beauté que de son esprit – peut-être avait-il raison de le penser –, bien qu'il n'eût pas l'air d'un sot.

Je n'avais pas le portrait en main depuis deux minutes que la belle artiste revint.

– Ce n'est qu'un acheteur éventuel, dit-elle, pour s'excuser de son brusque départ. Je lui ai dit d'attendre.

– Je crains que vous ne me trouviez indiscret, dis-je. J'ai pris la liberté de regarder les tableaux qui étaient tournés contre le mur, mais puis-je demander...

– C'est en effet très indiscret, monsieur ; et je vous prie de ne pas m'interroger à ce sujet, car votre curiosité ne sera pas satisfaite, répondit-elle, essayant de dissimuler dans un sourire l'aigreur de son refus.

Mais je vis à sa rougeur, à son œil irrité, qu'elle était sérieusement contrariée.

– J'allais simplement vous demander si vous l'aviez peint vous-même, dis-je, abandonnant à regret le tableau dans ses mains.

Sans plus de façon elle l'avait repris et replacé vivement dans son coin sombre, tourné contre le mur, avec l'autre par-dessus, comme auparavant. Elle se tourna vers moi et rit.

Mais je n'étais pas d'humeur à plaisanter. J'allai nonchalamment à la fenêtre pour regarder le jardin désert, la laissant parler une ou deux minutes avec Rose. Puis je dis à ma sœur qu'il était temps de partir. Et, serrant la main du petit gentleman et saluant froidement la dame, je gagnai la porte. Après avoir dit adieu à Rose, Mrs Graham me tendit la main, sans rien de désagréable cette fois, et dit d'une voix douce, avec un sourire :

– Que le soleil ne se couche pas sur votre colère, monsieur Markham. Je suis navrée si ma brusquerie vous a fâché.

Quand une femme veut bien faire des excuses, on ne peut conserver de l'humeur : nous nous quittâmes bons amis pour une fois ; et, sans rancune, je lui serrai cordialement la main.

PROGRÈS

Au cours des quatre mois suivants je n'allai pas chez Mrs Graham et elle ne vint pas chez moi ; ces dames, pourtant, continuèrent à parler d'elle et notre connaissance continua, lentement, à faire des progrès. À leur conversation, je ne prêtais qu'une oreille distraite (je veux dire, quand il était question de la belle ermite). J'appris seulement qu'un beau jour de froid sec elle s'était aventurée avec son enfant jusqu'au presbytère et que, par malchance, elle n'y avait trouvé personne, sauf Mary Millward. Cependant elle demeura longtemps et toutes deux finirent par trouver beaucoup de choses à se dire. Elles se quittèrent en se promettant une nouvelle rencontre. Il faut vous dire que Mary aimait les enfants et adorait les mamans capables d'apprécier de pareils trésors.

Moi-même, il me fut donné de l'apercevoir parfois quand elle allait à l'église ou sur les collines avec son fils, ou encore quand elle se promenait avec un itinéraire apparemment bien déterminé – ou les jours de beau temps –, errant à loisir par les landes ou les pâturages désolés qui dominent le vieux manoir, tenant un livre à la main, son fils en train de courir à ses côtés. Chaque fois que j'en avais l'occasion, si je la voyais au cours de mes marches, de mes chevauchées solitaires ou de mes travaux agricoles, je m'arrangeais généralement pour la croiser ou la dépasser. Au fond j'aimais voir Mrs Graham et lui parler, et j'avais plaisir, décidément, à bavarder avec son

petit compagnon, dont la timidité avait fini par céder. Je trouvais en lui un gentil camarade, intelligent et amusant. Si bien que nous devînmes rapidement une paire d'excellents amis. Je n'ose affirmer que sa mère en fut très satisfaite. Je craignis d'abord qu'elle n'eût envie de refroidir ce début d'intimité, pour éteindre notre amitié bienfaisante. Elle finit par conclure, en dépit de sa prévention à mon égard, que j'étais parfaitement inoffensif, bien intentionné même, et que, somme toute, son fils tirait de moi et de mon chien un grand amusement, qu'il n'aurait pas connu sans nos relations. Elle abandonna ses objections et accueillait même mon arrivée avec le sourire.

Arthur, lui, me souhaitait la bienvenue de loin et courait à ma rencontre, à cinquante mètres de sa mère. Si j'étais à cheval, il était sûr de faire avec moi un tour au petit trot ou au grand galop, ou, si un cheval de trait était à notre portée, je lui faisais faire une promenade sans danger, ce qui lui plaisait autant. Mais sa mère ne le lâchait pas et marchait à côté de lui, moins pour surveiller sa conduite que pour s'assurer que je n'inculquais aucune mauvaise notion à son cerveau enfantin. Elle veillait sur lui et n'aurait jamais admis que je l'emmenasse hors de sa vue. Elle préférait de beaucoup le voir folâtrer et courir avec Sancho, tandis que je marchais à côté d'elle. Ce n'était pas pour l'amour de ma compagnie, je le crains (pourtant, il m'arrivait parfois de me faire des idées là-dessus), mais pour le plaisir de voir son fils occupé à ces jeux actifs qui fortifient le corps. L'absence de compagnons de jeux du même âge lui donnait rarement l'occasion de se dépenser. Et son plaisir se renforçait de me voir auprès d'elle et loin de lui, par conséquent hors d'état de lui donner, à dessein ou non, de mauvais conseils.

Je pense que, parfois, elle éprouvait quelque satisfaction à parler avec moi. Un beau matin de février, au cours d'une promenade de vingt minutes dans les landes, elle se détendit, s'adoucit et sa conversation prit un tour de franchise.

Son éloquence, sa profondeur de pensée et de sentiments sur un sujet qui s'accordait heureusement avec mes idées, et sa beauté me laissèrent ravi quand je rentrai à la maison. Pour la première fois je me rendis compte que, après tout, il vaudrait peut-être mieux passer sa vie avec une telle femme qu'avec Eliza Millward – et j'eus honte de mon inconstance.

À mon entrée dans le salon, je trouvai Eliza et Rose, toutes deux seules. La surprise ne fut pas aussi agréable qu'elle aurait dû l'être. Nous bavardâmes longtemps ensemble, et je trouvai Eliza frivole, un peu insipide même comparée à l'esprit ardent et mûr de Mrs Graham. Hélas, voilà ce qu'est la fidélité humaine !

« De toute manière, pensai-je, je ne dois pas épouser Eliza. Ma mère s'y oppose trop fermement, et je ne dois pas donner non plus à cette petite l'idée que c'est là mon intention. Si cette disposition s'affirme, il me sera moins difficile de libérer mon cœur de son doux empire, encore si puissant. Et malgré les réserves que l'on pouvait faire contre Mrs Graham, on m'autoriserait peut-être, comme le font les médecins, à guérir un plus grand mal par un moindre. Probablement ne m'éprendrai-je pas sérieusement de la jeune veuve, ni elle de moi – c'est même certain –, et si je prends plaisir à sa compagnie, pourquoi m'en priver ? Si sa lumière éclipse celle d'Eliza, tant mieux, mais c'est à peine si je peux y croire. »

Dès ce moment, je ne supportai pas facilement de laisser passer un jour sans une visite à Wildfell Hall, à l'heure approximative où Mrs Graham quittait habituellement sa retraite. Mais l'espoir de la rencontrer à nouveau était souvent déçu, tant changeaient ses heures et ses itinéraires. Si fugitives étaient les entrevues occasionnelles qu'elle m'accordait que j'étais à demi porté à croire qu'elle se donnait autant de mal pour m'éviter que moi pour la rencontrer ; c'était là une supposition trop désagréable pour que je n'eusse pas envie de la rejeter aussitôt.

Un bel après-midi calme et clair de mars, comme j'étais dans la vallée, en train de surveiller le roulage de la prairie et la réparation d'une haie, j'aperçus Mrs Graham assise au bord du ruisseau, un carnet de croquis à la main, absorbée par son art favori. Arthur s'amusa à élever des digues et des barrages dans l'eau pierreuse et peu profonde. Je manquais de distraction ; une si rare occasion n'était pas à négliger. Abandonnant prairies et haies, je me rendis rapidement où ils étaient, devancé par Sancho, qui, dès qu'il eut reconnu son jeune ami, parcourut au grand galop l'espace qui les séparait et fondit sur lui avec une joie impétueuse qui précipita l'enfant jusqu'au milieu du ruisseau. Par bonheur, les pierres l'empêchèrent d'être mouillé sérieusement et leur forme arrondie de se cogner trop rudement. Il se mit à rire de l'accident.

Mrs Graham étudiait les signes distinctifs des différentes essences d'arbres sous leur aspect dépouillé par l'hiver et copiait, d'un trait vif et délicat, leurs multiples ramifications. Elle parla peu. Je restai debout, suivant la marche de son crayon : c'était un plaisir de le voir se déplacer sous ses doigts habiles et gracieux. Leur dextérité diminua bientôt : ils hésitèrent, tremblèrent légèrement, commirent des maladresses et tout d'un coup s'arrêtèrent. Mrs Graham leva, en riant, son visage vers le mien et m'avoua que son esquisse ne gagnait pas à ce que je la regarde.

– Bon ! dis-je, je vais bavarder avec Arthur en attendant que vous ayez fini.

– Je voudrais monter à cheval, monsieur Markham, si maman le permet.

– Sur quel cheval, mon garçon ?

– Il y a un cheval dans ce champ, je crois, répondit-il en montrant du doigt celui où j'avais laissé la grosse jument noire qui tirait le rouleau.

– Non, non, Arthur, c'est trop loin, objecta sa mère.

Je promis de le ramener sain et sauf après un tour ou deux dans la prairie. Elle vit son visage impatient et sourit, puis le laissa aller. C'était la première fois qu'elle me permettait de l'éloigner d'elle à pareille distance.

À califourchon sur l'énorme monture, parcourant gravement le champ en pente du haut en bas, il incarnait le plaisir complet et tranquille. Mais le roulage prit fin. J'enlevai de la jument le hardi cavalier pour le rendre à sa mère. Elle parut assez mécontente que je l'aie gardé si longtemps. Son carnet d'esquisses était refermé. Elle attendait son retour, sans doute, depuis quelques minutes.

– Il est temps de rentrer, dit-elle – et elle s'apprêtait à me dire bonsoir, mais je n'entendais pas la quitter si vite : je l'accompagnai à mi-hauteur de la colline.

Elle s'amadoua, et commença même à manifester sa satisfaction. En vue du vieux bâtiment farouche, elle s'arrêta, se tourna vers moi pour me parler, comme si elle désirait que je n'allasse pas plus loin, que notre conversation prît fin, et que je partisse maintenant. Il était d'ailleurs temps de le faire. La fraîcheur tombait, le soleil s'était couché et la pleine lune l'avait remplacé dans le ciel pâle. Un sentiment semblable à de la compassion me retenait sur place. Il me semblait dur de l'abandonner à une maison solitaire, dépourvue de confort. Je regardai le bâtiment silencieux et menaçant qui nous présentait sa façade renfrognée. Une faible lueur rouge brillait aux plus basses fenêtres d'une aile ; les autres étaient dans l'obscurité, et beaucoup montraient leur gouffre noir, caverneux, entièrement dépourvu de vitres et d'encadrement.

– Ne pensez-vous pas que c'est un lieu bien désolé pour y vivre ? dis-je après un moment de contemplation muette.

– Oui, parfois. Par les soirs d'hiver, quand Arthur est couché et que je suis assise là, toute seule, écoutant le vent désolé qui gémit autour de moi et hurle dans les vieilles chambres

délabrées, aucun livre, aucune occupation ne peut réprimer les pensées lugubres et les appréhensions qui m'assaillent. C'est une folie de se laisser aller à de telles faiblesses, je le sais. Puisque Rachel se contente d'une telle vie, pourquoi pas moi ? En vérité je ne puis être trop reconnaissante pour un tel asile, puisqu'on me le laisse.

Cette dernière phrase fut prononcée entre deux tons, comme si elle se parlait à elle-même plutôt qu'à moi. Elle me dit au revoir et disparut.

Je n'avais pas marché beaucoup quand j'aperçus Mr Lawrence sur son joli petit poney gris grimpant le chemin raboteux qui franchissait le sommet de la colline. Je me détournai de ma route pour lui parler, car nous ne nous étions pas rencontrés depuis quelque temps.

– Était-ce avec Mrs Graham que vous étiez en conversation ? dit-il, après les premiers échanges de politesse.

– Oui.

– Hum ! je le pensais.

Il regarda pensivement la crinière de son cheval, comme si elle le tracassait, ou quelque chose d'approchant.

– Et alors ?

– Oh, rien ! Je pensais seulement que vous ne l'aimiez pas, répondit-il avec calme, plissant sa lèvre dans un sourire un peu sarcastique.

– Je croyais ne pas l'aimer ; un homme ne peut-il changer d'idée en faisant plus ample connaissance ?

– Oui, bien sûr, dit-il, peignant avec soin la crinière abondante du poney.

Puis, se tournant d'un coup avec ses yeux bruns et timides, il fixa sur moi un regard pénétrant et ajouta :

– Ainsi, vous avez changé d'avis ?

– Je ne peux l'affirmer. Non, je crois avoir sur elle la même opinion qu'avant – un peu meilleure, c'est tout.

– Ah !

Son regard parcourut les alentours en quête d'un objet de conversation ; il leva les yeux vers la lune, et fit une remarque sur la douceur de la soirée. Je trouvai inutile de répondre.

– Lawrence, dis-je, le regardant en face avec calme, aimez-vous Mrs Graham ?

Au lieu qu'il en fût offensé, ainsi que je m'y attendais plus qu'à moitié, son premier sursaut, à l'énoncé de ma question, fut suivi d'un ricanement, comme si cette idée l'eût beaucoup amusé.

– Moi, l'aimer ! répéta-t-il. Qui vous fait rêver cela ?

– L'intérêt que vous prenez au progrès de mes relations avec cette dame, et à mes variations dans ma façon de la juger. Je pensais que vous étiez peut-être jaloux.

Il rit encore.

– Jaloux ! non... mais je croyais que vous deviez épouser Eliza Millward ?

– Vous vous trompez, je n'épouserai ni l'une ni l'autre... que je sache.

– Si vous voulez mon avis, vous feriez mieux de les laisser tranquilles.

– Allez-vous épouser Jane Wilson ?

Il rougit, joua à nouveau avec la crinière du poney et répondit :

– Non, je ne le pense pas.

– Alors vous feriez mieux de la laisser tranquille.

« C'est elle qui ne me laisserait pas tranquille », aurait-il pu répondre, mais il demeura hébété et resta muet pendant une demi-minute, puis il essaya de détourner la conversation.

Cette fois, je le laissai faire, il en avait assez supporté : un mot de plus eût été le « dernier brin de paille qui casse le dos du chameau ».

L'heure du thé était passée. Ma mère avait eu la complaisance de garder au chaud la théière et les muffins au bord du foyer, et après un léger reproche, elle accepta sans difficulté

mes excuses. Comme je me plaignais du thé trop fort à mon goût, elle versa le reste dans le bol et chargea Rose de remettre de l'eau dans la théière et de porter à nouveau la bouilloire sur le feu. Cette dernière exécuta ces devoirs avec nervosité et quelques commentaires à mon intention :

– Oui ! s'il s'était agi de moi, je n'aurais pas eu de thé du tout... et s'il s'était agi de Fergus, même, il s'en serait contenté comme il était... et encore, on lui aurait demandé de dire merci, car c'était bien trop bon pour lui, mais toi... nous n'avons rien de trop bon pour toi. C'est toujours ainsi... s'il y a quelque chose de particulièrement bon sur la table, maman cligne de l'œil et me fait signe pour que je m'en abstienne, et si je n'y fais pas attention, elle me chuchote : « N'en prends pas trop, Rose ; Gilbert sera content de le trouver pour son dîner. » Je ne suis rien de rien. Au salon, c'est : « Viens ici, Rose, enlève tes affaires et nettoie la pièce, qu'elle soit propre pour leur arrivée, et fais un bon feu ; Gilbert aime le feu qui pétille. » À la cuisine : « Fais donc un plus grand pâté, Rose ; les garçons sont affamés ; et n'y mets pas trop de poivre, ils ne l'aiment pas » ; ou : « Rose, n'assaisonne pas tant le pudding, Gilbert l'aime doux » ; ou : « Aie soin de bourrer le cake de raisins secs, Fergus aime qu'il en soit plein ». Si je dis : « Bien, maman, mais si je ne l'aime pas ainsi ? » on me dit de ne pas penser qu'à moi. « Apprends cela, Rose, dans les choses domestiques, nous n'avons que deux points à considérer : en premier lieu, ce qui se doit faire et, en second, ce qu'il y a de plus agréable aux hommes de la maison ; n'importe quoi fera l'affaire des femmes. »

– Et c'est là un excellent principe, dit ma mère ; je suis sûre que Gilbert pense comme cela.

– C'est un principe très avantageux pour nous, en tout cas, dis-je ; mais si vous voulez vraiment me faire plaisir, mère, songez d'abord à votre bien-être et à votre commodité un peu plus que vous ne le faites. Pour Rose, je n'ai pas peur, elle

ne s'oublie pas ; et chaque fois qu'elle se sacrifie ou qu'elle fait des prouesses de dévouement, elle prend bien soin de m'en faire savoir toute la grandeur. Mais vis-à-vis de vous, je serais capable de tomber dans le pire égoïsme et de m'abandonner à tous vos petits soins, de laisser prévenir et satisfaire immédiatement mes moindres souhaits, sans savoir tout ce que vous faites pour moi... si Rose ne m'éclairait de temps en temps ; je recevrais donc vos bontés comme choses dues et j'ignorerais toujours combien je vous dois.

– Et tu l'ignoreras toujours, Gilbert, jusqu'à ton mariage. Quand tu te seras mis sur le dos une fille frivole et égoïste du genre d'Eliza Millward, occupée uniquement à son plaisir et à son intérêt du moment, ou une femme aveugle et têtue comme Mrs Graham, qui ignore ses premiers devoirs et n'est habile que dans ce qui la concerne le moins... alors tu verras la différence.

– Cela me fera du bien, ma mère. Je n'ai pas été mis au monde simplement pour épouser les qualités et les sentiments des autres, n'est-ce pas ? mais pour exercer les miens sur eux ; et quand je me marierai, j'espère trouver plus de plaisir à faire le bonheur de ma femme et à assurer son bien-être que le contraire : j'aime mieux donner que recevoir.

– Cela n'a pas le sens commun, mon cher. Tu parles comme un enfant ! Tu te lasserai vite de choyer ta femme et de te prêter à tous ses caprices, si charmante qu'elle soit. Alors viendront les épreuves.

– Il faut pourtant bien que nous portions chacun notre fardeau.

– Alors, vous resterez chacun dans votre coin. Tu feras ce que tu as à faire, et elle, ce qu'elle a à faire ; mais c'est votre rôle de faire ce qui vous plaît. Crois-moi, votre pauvre père était le meilleur des maris de la terre, mais après six mois de mariage, j'aurais pu aussi bien m'attendre à le voir s'envoler qu'à le voir se détourner de son chemin pour me faire plaisir.

Il disait toujours que j'étais une bonne épouse et que je faisais mon devoir; et lui faisait le sien – Dieu le bénisse!... Il était toujours sérieux et ponctuel, il trouvait rarement à redire sans raison, et faisait toujours honneur à mes bons repas. Rien n'était jamais trop cuit: il était toujours à l'heure. C'est là tout ce qu'une femme peut attendre d'un homme.

Est-ce la vérité, Halford? As-tu ces vertus domestiques? Et ton heureuse épouse s'en contente-t-elle?

L'EXCURSION

À quelques jours de là, par une douce matinée ensoleillée, la dernière chute de neige venait à peine de se dissiper ; de minces traînées subsistaient encore, çà et là, sur l'herbe nouvelle entre les haies ; à côté d'elles, les jeunes primevères commençaient à passer la tête hors de leur feuillage humide et sombre ; l'alouette, dans le ciel, chantait l'été, l'espoir et l'amour ; j'étais au-dehors sur le flanc de la colline, jouissant de ces délices, veillant sur mes agneaux et leurs mères, quand, en regardant autour de moi, j'aperçus trois personnes qui montaient de la vallée. C'était Eliza Millward, Fergus et Rose. Je traversai le champ pour aller à leur rencontre. J'appris qu'ils se rendaient à Wildfell Hall et j'exprimai le désir de les accompagner. J'offris mon bras à Eliza, qui l'accepta promptement, le préférant à celui de mon frère. Je dis donc à ce dernier qu'il pouvait rentrer ; j'accompagnerais les dames.

— Pardon ! s'exclama-t-il, ce sont les dames qui m'accompagnent et non le contraire. Vous avez tous eu l'occasion de voir cette étonnante étrangère, pas moi. Je ne peux plus supporter de ne pas la connaître. Advienne que pourra, je veux avoir ce plaisir. Voilà pourquoi j'ai demandé à Rose de venir avec moi au manoir et de me présenter à elle sur-le-champ. Elle a juré qu'elle n'en ferait rien si Eliza ne venait aussi. J'ai couru la chercher au presbytère ; nous voici bras dessus, bras

dessous, tout le long de la route, comme des amoureux. Et tu me la reprends ! Par-dessus le marché, tu voudrais me priver de la visite et de la promenade ? Retourne à tes champs et à tes bestiaux, lourdaud ! Tu n'es pas fait pour fréquenter les belles dames et les beaux messieurs comme nous, qui n'avons rien d'autre à faire qu'à rendre visite à nos voisins, à fureter dans leur intimité, à dépister leurs secrets et à chercher la petite bête, quand ils ne nous conviennent pas entièrement. Tu ne peux apprécier des plaisirs aussi raffinés.

– Ne pouvez-vous venir tous les deux ? suggéra Eliza, sans faire grand cas de la fin de ce discours.

– Oui, tous les deux, bien sûr ! s'écria Rose. Plus on est de fous, plus on rit. Nous ne serons pas trop de joyeux compagnons pour égayer un peu ce salon sombre et triste, ces fenêtres treillissées, ce mobilier lugubre, à moins qu'elle ne nous reçoive encore cette fois dans son atelier.

C'est ainsi que nous nous y rendîmes en corps constitué. La vieille et maigre servante qui nous ouvrit la porte nous fit entrer dans une de ces salles que Rose m'avait décrites après sa première visite à Mrs Graham. C'était une pièce large et haute, au plafond, aux panneaux et au chambranle de chêne noir sinistres. Le bois avait été sculpté minutieusement, mais sans goût. Le mobilier était assorti : tables, chaises et, d'un côté de la cheminée, une vieille bibliothèque où s'entassaient des livres dépareillés et, de l'autre, un pianoforte.

La dame était assise dans un fauteuil droit, à haut dossier, à côté d'une petite table ronde qui supportait un pupitre et une corbeille à ouvrage. Le petit garçon se tenait le coude appuyé sur l'un des genoux de sa mère et lui lisait, avec une merveilleuse volubilité, un petit volume. Elle, reposait la main sur son épaule et jouait, d'un air absent, avec ses longues boucles qui retombaient sur son cou blanc. Le contraste plaisant qu'ils formaient avec les objets environnants me frappa. Bien entendu, ils changèrent de position à notre entrée. Je

n'eus que quelques secondes pour observer ce tableau – le temps que Rachel tire la porte pour nous laisser passer.

Je ne pense pas que Mrs Graham fût particulièrement satisfaite de nous voir ; il y avait quelque chose de glacial, que je ne saurais préciser, dans sa courtoisie ; mais je lui parlai peu : je m'assis près de la fenêtre, légèrement en arrière du cercle, et j'appelai Arthur. Lui, moi et Sancho nous nous amusâmes joyeusement, tandis que les deux jeunes filles harcelaient Mrs Graham de leur papotage. Fergus était assis en face, les jambes croisées, les mains dans les poches de sa culotte, penché en arrière sur sa chaise et fixant les yeux tantôt sur le plafond, tantôt sur son hôtesse (d'une façon qui me donnait fortement envie de le jeter dehors à coups de pied), tantôt sifflant pour lui *sotto voce* les passages d'un de ses airs favoris, tantôt interrompant la conversation ou meublant un silence (comme cela se produisait) par une question ou une remarque saugrenue. Par exemple :

– Je m'étonne, madame Graham, que vous ayez choisi une maison aussi délabrée et aussi branlante pour y vivre. Si vous ne pouvez supporter la dépense de la maison tout entière ou des réparations, ne pourriez-vous louer un chalet plus coquet ?

– Peut-être est-ce trop de fierté, monsieur Fergus, répondit-elle en souriant, ou de fantaisie d'habiter cette maison romantique à la vieille mode... Vous dirai-je qu'elle a sur un chalet plusieurs avantages ? Les pièces, vous pouvez le voir, sont plus grandes, plus aérées ; celles qui sont inoccupées et dont je ne paie pas la location peuvent servir de débarras, si j'ai quelque chose à y ranger. Mon petit garçon peut y courir les jours où la pluie l'oblige à rester à la maison. Enfin il y a le jardin. Il y joue, et moi j'y travaille. Vous voyez, j'ai déjà apporté quelques améliorations, dit-elle en se tournant vers la fenêtre. Ici un bouquet de jeunes plantes, ici des perce-neige et des primevères en fleurs, et là un jeune crocus qui vient de s'ouvrir au soleil.

– Mais comment pouvez-vous supporter une telle situation? Vos voisins les plus proches sont à deux milles d’ici, personne ne passe devant chez vous, personne n’entre pour une petite visite; Rose deviendrait folle dans un pareil endroit. Elle ne peut vivre que si elle voit tous les jours une demi-douzaine de chapeaux et de robes neuves, sans compter les figures qu’ils habillent. Ici vous pourriez guetter à la fenêtre toute la journée, vous n’y verriez même pas une vieille porter ses œufs au marché.

– Peut-être est-ce son isolement qui m’a fait choisir cet endroit. Je ne trouve aucun plaisir à guetter les passants par la fenêtre et j’aime le repos.

– Autrement dit, vous aimeriez mieux nous voir nous mêler de nos affaires, et vous laisser tranquille.

– Non, je n’aime pas beaucoup étendre mes relations, mais si j’en ai déjà, je suis contente de les voir de temps en temps. Personne n’aime la solitude perpétuelle. Aussi, monsieur Fergus, si vous décidez de me faire une visite en ami, vous serez le bienvenu; sinon, je dois vous l’avouer, je préférerais que vous restiez à l’écart.

Elle se tourna alors vers Rose et Eliza et fit quelques remarques.

– Madame Graham, dit-il encore cinq minutes plus tard, nous discutons en chemin sur une question que vous pourrez éclaircir sans hésitation, car elle vous touche de très près... Il faut vous dire que nous parlons souvent de vous. Certains, parmi nous, n’ont rien de mieux à faire qu’à discuter des affaires de leurs voisins, et nous, les autochtones, nous nous connaissons depuis si longtemps, nous avons si souvent parlé les uns des autres que nous sommes presque écœurés de ce passe-temps. La venue d’une étrangère, vous le pensez, est une source incalculable pour nos distractions épuisées. Eh bien! la question, ou les questions auxquelles on vous demande de répondre...

– Tiens ta langue, Fergus, cria Rose, remplie d’appréhension et d’impatience.

– Je n’en ferai rien, je l’affirme... Les questions auxquelles on vous demande de répondre concernent d’abord votre naissance, votre origine, vos domiciles antérieurs. Les uns prétendent que vous êtes étrangère, les autres que vous êtes anglaise ; certains vous croient du Nord, d’autres du Midi... quelques-uns disent...

– Eh bien, monsieur Fergus, je vais vous renseigner. Je suis anglaise – et je ne vois pas pourquoi on en douterait –, je suis née dans le pays, ni à l’extrême nord, ni au sud de notre île heureuse, et j’y ai passé presque toute ma vie. J’espère que maintenant vous êtes satisfait, car je ne suis pas disposée à répondre, à présent, à d’autres questions.

– Excepté celle-ci...

– Non, pas une de plus ! dit-elle en riant, et, quittant sans plus attendre son siège, elle chercha refuge vers la fenêtre près de laquelle j’étais assis.

En désespoir de cause, pour échapper aux persécutions de mon frère, elle s’efforça de m’entraîner dans la conversation.

– Monsieur Markham, dit-elle avec un débit rapide et un teint plus coloré qui ne révélait que trop son inquiétude, vous souvenez-vous de cette fameuse vue sur la mer dont nous parlions il y a quelque temps ? Je vais maintenant vous ennuyer, je crois : pouvez-vous m’indiquer le chemin le plus rapide pour s’y rendre ? Si le beau temps persiste, je pourrais peut-être y aller et prendre un croquis. J’ai épuisé tous mes sujets de tableau et j’ai hâte de connaître celui-là.

J’allais m’exécuter, mais Rose ne me laissa pas commencer.

– Ne lui dis rien, Gilbert ! cria-t-elle, elle viendra avec nous. Vous parlez de la baie de..., madame Graham ? C’est une très longue marche, trop longue pour vous et hors de question pour Arthur. Nous avons décidé d’y faire un pique-nique, s’il faisait beau, pour voir la mer. Si vous voulez bien attendre

que le temps s'améliore, nous serons tous charmés, j'en suis sûre, de vous compter parmi nous.

La pauvre Mrs Graham parut épouvantée et essaya de s'excuser, mais Rose, apitoyée par sa vie solitaire ou désireuse de faire plus ample connaissance avec elle, insista pour l'emmener. Elle surmonta toutes ses objections. On lui affirma que ce ne serait qu'un petit pique-nique, qu'il n'y aurait que des amis, et que des falaises de..., à cinq minutes de là, on avait la plus belle vue de la région.

– Cela fera une bonne marche pour les hommes, continua Rose. Les femmes conduiront et se relayeront. Car nous aurons la voiture avec le poney. Elle sera bien assez grande pour contenir Arthur et trois dames, ainsi que votre matériel et les provisions.

La proposition fut finalement acceptée. Et, après quelques discussions relatives à l'heure et aux modalités de l'excursion, nous levâmes le siège et prîmes congé.

Nous n'étions qu'en mars. Un mois d'avril, humide et froid, et deux semaines de mai s'écoulèrent avant qu'il fût possible de nous risquer à partir, avec de plaisantes perspectives : la société agréable, le bon air, l'amusement et l'exercice, sans craindre les routes défoncées, les vents glacés et les menaces de la pluie. Par un matin resplendissant, nous réunîmes notre monde et partîmes. Il y avait là Mrs et Mr Graham, Mary et Eliza Millward, Jane et Richard Wilson, Rose, Fergus et Gilbert Markham.

Mr Lawrence avait été invité, mais, pour une raison connue de lui seul, il avait refusé. Je l'avais moi-même sollicité. Il hésita, me demanda qui venait. Le nom de Miss Wilson parut le décider à moitié à venir ; mais je mentionnai celui de Mrs Graham, pensant que ce serait une raison de plus pour le convaincre. L'effet fut contraire à celui que j'escomptais. Il refusa net, et, l'avouerai-je, sa décision ne me déplut pas, je n'aurais su dire pourquoi.

Il était environ midi quand nous atteignîmes notre but. Mrs Graham fit à pied tout le chemin jusqu'aux falaises, et Arthur aussi, pour la plus grande partie. Il était plus robuste, plus actif qu'à son arrivée dans la région, et ne voulait pas rester dans la voiture avec des étrangers quand ses quatre amis, maman, Sancho, Mr Markham et Mary Millward suivaient à pied derrière, traversant des champs et des chemins éloignés.

Je conserve un bon souvenir de cette promenade le long d'une bonne route, blanche, ensoleillée, ombragée çà et là d'arbres verts et bordée de fleurs et de haies embaumées, ou à travers champs, par des chemins délicieux, émaillés de fleurs et de la verdure éclatante de mai. Eliza n'était pas avec moi, mais avec ses amies dans la voiture, aussi heureuse que moi, pensai-je. Et quand nous autres, pauvres piétons, nous abandonnâmes la grand-route pour emprunter un raccourci à travers champs et que nous vîmes disparaître au loin la petite voiture sous la voûte des arbres, je ne reprochai pas à ces hautes frondaisons de me cacher le cher petit bonnet et le châte. Ils masquaient ce qui pour moi n'était plus le bonheur. Pour dire vrai, j'étais trop heureux en compagnie de Mrs Graham pour regretter l'absence d'Eliza Millward.

Pourtant, Mrs Graham se montra d'abord peu sociable, d'une façon qui me blessa, préférant, eût-on dit, parler uniquement à Mary Millward et à Arthur. Elle et Mary marchaient de conserve, l'enfant restant souvent entre elles deux; quand le chemin le permettait, je marchais près d'elle et Richard Wilson près de Mary. Fergus errait çà et là, au gré de sa fantaisie. Au bout de quelque temps, elle se fit plus amicale, et je finis par retenir à moi seul presque toute son attention. Alors je fus vraiment heureux. Chaque fois qu'elle voulait parler, je buvais ses paroles. Quand ses opinions et ses sentiments s'accordaient avec les miens, son bon sens, son goût exquis et sa façon de sentir me ravissaient. Quand ils en

différait, sa hardiesse à avouer ou à défendre son point de vue, son sérieux et son jugement piquaient mon imagination. Et même ses mots ou ses regards désobligeants, ses conclusions peu charitables à mon endroit me faisaient regretter de l'avoir si défavorablement impressionnée. Je voulais me justifier devant elle et m'efforcer de gagner son estime.

Notre marche prit fin. La pente était plus raide. L'escarpement de la colline nous masquait la perspective, mais, en gagnant le sommet, nous abaissâmes les yeux et notre regard s'étendit à perte de vue : la mer déferlait à nos pieds ! Elle était d'un bleu profond, presque violacé. Ce n'était pas une mer d'huile ; elle était agitée par la houle écumante. Les yeux les plus perçants distinguaient à peine les points blancs qui la tachetaient : les mouettes qui se jouaient au-dessus d'elle, les ailes brillant dans le soleil. Seuls un ou deux navires étaient visibles au large.

Je regardai ma compagne pour lire ce qu'elle pensait du magnifique tableau. Elle ne disait rien : elle se tenait immobile et fixait sur lui un regard intense qui m'assurait qu'elle n'était pas déçue. Ses yeux s'étaient élargis. Je ne sais si je l'ai déjà dit : ils étaient profonds, immenses, d'un gris sombre, presque noirs. Une brise fraîche, vivifiante, soufflait du large, douce, pure et salubre ; elle soulevait ses boucles tombantes et colorait vivement ses lèvres et ses joues, d'habitude si pâles. Elle se sentait ravivée. Je réprimai un tressaillement pour paraître aussi calme que ma compagne. Son visage eut une expression de ravissement conquis ; il s'adoucit presque en un sourire de bonheur quand son regard croisa le mien. Elle n'avait jamais été si adorable : jamais mon cœur n'avait battu si fort pour elle que maintenant. On nous aurait laissés seuls deux minutes de plus, je n'aurais pu répondre de moi. Fort heureusement, je ne compromis pas le reste de la journée : on nous appela à déjeuner. Rose, avec l'aide de Miss Wilson et d'Eliza, qui étaient aussi dans la voiture, et donc les pre-

nières arrivées, avait installé une respectable collation sur une plate-forme qui dominait la mer, abritée de l'ardeur du soleil par un rocher et quelques arbres.

Mrs Graham s'assit à quelques pas de moi. J'avais pour voisine immédiate Eliza. Elle mit tout en œuvre pour se rendre agréable à sa manière, gentille et discrète. Sans doute l'aurais-je trouvée aussi séduisante que d'habitude si j'avais pu le remarquer. Bientôt mon cœur se sentit attiré une fois de plus vers elle. Nous fûmes gais et heureux tous deux, autant que j'ai pu m'en rendre compte, pendant tout le repas qui traîna en longueur.

Dès qu'il fut terminé, Rose mit Fergus en demeure de ramasser les reliefs, les couteaux, les plats, etc., et de les ranger dans les paniers. Mrs Graham prit son pliant et son matériel de dessin, et, ayant prié Mary Millward de prendre soin de son fils, à qui elle recommanda strictement de ne pas s'écarter des jupes de sa nouvelle gardienne, elle nous quitta. Elle escalada la pente raide et caillouteuse de la colline pour atteindre un sommet plus élevé et plus escarpé, à quelque distance de là, d'où la vue était encore plus belle et qu'elle préférait pour prendre un croquis, malgré l'avis des dames qui prétendaient que l'endroit était dangereux et qu'il valait mieux ne pas s'y risquer.

Quand elle fut partie, toute joie sembla s'évanouir. Cependant elle n'avait rien fait pour l'exciter. Elle n'avait ni ri ni plaisanté; une observation juste, une parole enjouée avaient suffi à exciter mon esprit et à donner de l'intérêt aux faits et gestes des autres. Ma conversation avec Eliza avait tiré toute son animation de sa présence, et je ne l'avais pas senti. Maintenant qu'elle était loin, les gamineries d'Eliza cessaient de m'amuser – que dis-je, elles me semblaient fastidieuses. Je me sentais irrésistiblement attiré vers l'endroit lointain où la belle artiste était assise, absorbée dans sa tâche solitaire. Je n'y résistai pas longtemps : je profitai de ce que ma voisine

échangeait quelques mots avec les autres pour me lever et m'éclipser discrètement. En quelques enjambées rapides et quelques escalades, j'arrivai à la place où elle se tenait, un étroit banc de rocher au bord de la falaise, qui plongeait à pic jusqu'à la plage rocheuse.

Elle ne m'entendit pas venir : mon ombre se projetant sur sa feuille à dessin lui donna un choc. Elle regarda nerveusement autour d'elle. N'importe quelle femme de ma connaissance aurait crié dans son cas.

– Oh ! je ne savais pas que c'était vous. Pourquoi m'avez-vous fait peur ? dit-elle avec quelque humeur. Je n'aime pas que l'on surgisse près de moi à l'improviste.

– Pourquoi ? Qui redoutiez-vous ? dis-je. Si je vous avais su si nerveuse, j'aurais pris plus de ménagements.

– Aucune importance. Pourquoi êtes-vous venu ? Les autres vous suivent ?

– Non. Cette petite crête pourrait à peine les contenir.

– Tant mieux, je suis fatiguée de parler.

– Très bien, je ne parlerai pas. Je vais seulement m'asseoir et vous regarder dessiner.

– Oh ! je déteste cela.

– Je me contenterai donc d'admirer cette vue superbe.

Elle ne fit pas d'objection cette fois et, pendant un moment, dessina en silence. Mais je ne pus m'empêcher de détourner l'œil de temps à autre de l'admirable vue qui s'étendait à nos pieds pour suivre la main élégante qui tenait le crayon et les boucles noires qui retombaient sur le papier.

« Si j'avais un crayon et un bout de papier, pensai-je, je pourrais faire un plus joli croquis que le sien ; encore faudrait-il que j'aie le talent de reproduire ce que je vois devant moi. »

Cette satisfaction m'étant refusée, je me contentai de m'asseoir près d'elle et de me taire.

– Êtes-vous toujours là, monsieur Markham ? dit-elle enfin,

en me cherchant du regard, car j'étais assis un peu derrière elle, sur une avancée moussue de la falaise. Pourquoi n'allez-vous pas vous amuser avec vos amis ?

– Je suis fatigué d'eux, tout comme vous ; dès demain, j'aurai assez d'eux pour toujours, et vous, je n'aurai pas le plaisir de vous revoir avant je ne sais combien de temps.

– Que faisait Arthur quand vous êtes venu ?

– Il était avec Mary Millward, là où vous l'avez laissé ; il est très content, mais il espère que sa maman ne restera pas trop longtemps loin de lui. Vous ne me l'avez pas confié, soit dit en passant, grommelai-je, bien que j'aie l'honneur d'être connu de vous depuis plus longtemps ; mais Miss Millward a l'air de plaire aux enfants – j'ajoutai négligemment : Si elle est bonne à quelque chose d'autre.

– Miss Millward possède beaucoup de qualités estimables. On ne peut s'attendre à ce qu'un homme comme vous les discerne ou les apprécie. Voulez-vous dire à Arthur que je le rejoins dans quelques minutes ?

– En ce cas, j'attendrai, avec votre permission, que ces quelques minutes soient écoulées ; je vous aiderai ainsi à descendre ce chemin difficile.

– Je vous remercie, je m'en tirerai mieux sans aide.

– Au moins, puis-je porter votre pliant et votre carnet d'esquisses ?

Elle ne me refusa pas cette grâce. Mais j'étais blessé de son désir évident de se débarrasser de moi et je commençais à regretter mon entêtement, quand elle me rassura un peu en consultant mon goût et mon jugement sur un point discutable de son dessin. Mon opinion, par bonheur, rencontra son acquiescement. L'amélioration que je suggérai fut adoptée d'emblée.

– J'ai souvent souhaité, en vain, dit-elle, de pouvoir faire appel à l'avis de quelqu'un d'autre. Je me défie du témoignage de mes yeux et de mon esprit. Lorsqu'ils ont été longtemps

absorbés par la contemplation d'un seul objet, je ne me fais plus de lui une idée nette.

– C'est là, dis-je, l'un des nombreux inconvénients d'une vie solitaire.

– C'est exact, dit-elle – et à nouveau nous nous tûmes.

Deux minutes après, elle déclara que son croquis était terminé et elle ferma le carnet.

En regardant le lieu de notre déjeuner, nous vîmes que la compagnie l'avait déserté, à l'exception de trois personnes, Mary Millward, Richard Wilson et Arthur Graham. Le jeune gaillard était étendu, profondément endormi, la tête posée sur les genoux de Mary. L'autre était assis à côté d'elle, une édition de poche de quelque auteur classique à la main. Il n'allait nulle part sans un tel compagnon, qui nourrissait ses moments de loisir. Tout instant qui n'était pas consacré à l'étude lui paraissait du temps perdu. Même maintenant, il ne pouvait s'abandonner à la joie du plein air et de la clarté embaumée, à la vue magnifique, au murmure de la mer, à cette musique des vagues, à cette douce brise qui passait à travers les arbres au-dessus de sa tête, et pourtant il avait une jeune fille à ses côtés (j'accorde qu'elle n'était pas des plus charmantes). Il lui fallait tirer un livre de sa poche et s'y plonger en digérant sa collation, pour reposer ses membres las, peu habitués à tant d'exercice.

Peut-être lui arrivait-il d'échanger un mot ou un regard avec sa compagne, de temps à autre. De toute façon, elle ne semblait pas lui tenir rigueur de sa conduite. Ses traits disgracieux respiraient une paix et une joie inhabituelles. Quand nous arrivâmes, elle regardait complaisamment sa pâle figure pensive.

Le retour ne fut en rien aussi agréable pour moi que la première partie de la journée. Mrs Graham était dans la voiture et Eliza m'accompagnait sur la route. Ma préférence pour la jeune veuve ne lui avait pas échappé, et elle s'était sentie négli-

gée. Elle ne manifesta pas son chagrin par d'aigres reproches, des sarcasmes ou des bouderies. J'aurais supporté tout cela, j'en aurais un peu ri. Non, elle montra une sorte de gentil-lesse mélancolique, une tristesse douce, sans reproche, qui me fendit le cœur. J'essayai de la reconforter. J'y réussis même en partie avant la fin de la promenade, malgré la réprobation de ma conscience, sachant bien, avec certitude, que tôt ou tard il faudrait briser le lien. Cela ne faisait qu'entretenir de faux espoirs, et éloigner le mal pour un temps.

Quand nous fûmes aussi près de Wildfell Hall que l'état de la route le permettait – Mrs Graham n'avait pas autorisé que la voiture suivît la longue sente raboteuse qui y menait –, elle descendit avec son fils, abandonnant la banquette de devant à Rose, et je convainquis Eliza de prendre leur place. Après l'avoir confortablement installée et lui avoir conseillé de prendre garde à la fraîcheur du soir, je lui souhaitai un doux bonsoir. Je me sentis considérablement soulagé. Je m'empresai d'offrir à Mrs Graham de transporter son matériel en haut du champ, mais elle avait déjà suspendu le pliant à son bras et pris son album d'esquisses à la main. Elle insista pour que je lui dise adieu là, maintenant, en même temps que le reste de la compagnie. Mais cette fois elle déclina mon offre si aimablement et avec tant d'amitié que je lui pardonnai presque.

VIII

LE PRÉSENT

Six semaines s'étaient écoulées. C'était une splendide matinée de la fin du mois de juin. On avait presque terminé les foins, mais la dernière semaine avait été mauvaise. Le beau temps était enfin revenu ; décidé à faire le plus gros du travail, j'avais réuni tout mon monde dans le champ et je travaillais moi-même en manches de chemise, coiffé d'un chapeau de paille à large bord, attrapant à pleines brassées l'herbe humide et fumante et la secouant aux quatre coins de l'horizon, à la tête d'une belle file de serviteurs et de journaliers. J'avais le désir d'œuvrer ainsi, du matin jusqu'au soir, avec autant de zèle et d'assiduité que je pouvais en attendre de n'importe lequel d'entre eux, aussi bien pour faire avancer l'ouvrage par mon propre effort que pour animer mes compagnons par mon exemple. Mais voilà ! mes résolutions furent jetées à terre en un instant par la simple apparition de mon frère qui accourut et me mit dans la main un petit paquet, arrivé à l'instant de Londres, et que j'attendais depuis quelques jours. Je déchirai l'enveloppe, et en sortis une élégante édition de poche de *Marmion*¹.

– Je parie que je devine pour qui c'est, dit Fergus, qui, planté là, le regardait fixement, tandis que j'examinais avec satisfaction le volume. C'est pour Eliza, bien sûr.

1. Longue ballade en vers de Walter Scott.

Il prononça ces mots sur un tel ton et avec une telle assurance que j'eus plaisir à le contredire.

– Tu te trompes, mon garçon, dis-je – et, ramassant ma veste, je plaçai le livre dans une de mes poches et la remis. Maintenant, arrive ici, chien de fainéant, et pour une fois, rends-toi utile – je poursuis : Enlève ta veste, et prends ma place au champ jusqu'à mon retour !

– Jusqu'à ton retour ? Et où vas-tu, je te prie ?

– Ne t'en occupe pas. Seul le moment te regarde. Je serai là vers l'heure du dîner, pas avant.

– Oh, oh ! il faut que je trime jusque-là, c'est vrai ? Et que je maintienne tous ces gaillards au travail par-dessus le marché ? Bien, bien... je me sou mets pour cette fois, en passant... Allez, mes garçons, dépêchons-nous : je suis venu vous aider, malheur à tout homme et à toute femme qui s'arrêtera une seconde pour regarder autour de lui, pour se gratter le crâne ou pour se moucher ! Aucun prétexte ne sera toléré... rien que le travail, le travail, le travail à la sueur de votre front, etc.

Je le quittai pendant sa harangue, plus comique qu'édifiante, et je rentrai à la maison. Là je fis quelques changements dans ma toilette, et je me hâtai vers Wildfell Hall, le livre en poche. Car il était destiné aux rayons de Mrs Graham. « Mais alors, me demanderas-tu, vos rapports étaient donc devenus assez bons pour motiver des échanges de cadeaux ? » Pas précisément, vieille branche ; c'était ma première tentative en ce sens, et j'étais fort impatient d'en connaître le résultat.

Nous nous étions rencontrés plusieurs fois depuis l'excursion de la baie de..., et j'avais fait cette découverte : elle ne détestait pas ma compagnie, à condition que je maintienne ma conversation dans la limite de sujets abstraits, de banalités ; dès que j'effleurais le ton sentimental ou celui des compliments, au moindre semblant de tendresse, en paroles ou en regards, à l'instant même j'étais puni par un changement immédiat dans son attitude ; mieux encore, j'étais condamné

à la voir plus froide, plus distante, absolument inaccessible quand je recherchais ensuite sa compagnie. Cet état de choses ne me troublait guère. Je l'attribuais moins à quelque aversion pour moi qu'à la résolution de ne pas contracter un second mariage. Était-ce excès d'amour pour son défunt mari, ou lassitude de lui et de l'état matrimonial? D'abord, elle avait paru prendre plaisir à mortifier ma vanité, à rabattre mon assurance, enlevant un à un leurs bourgeons à mesure qu'ils se risquaient à paraître ; je l'avoue, j'étais profondément blessé, et pourtant, au même moment, poussé à rechercher ma revanche. Enfin, elle avait mesuré avec certitude que je n'étais pas le fat à tête vide pour lequel elle m'avait pris tout d'abord, et repoussait mes modestes avances dans un esprit tout différent. C'était sans plaisir, mais gravement, presque avec des regrets. J'appris bientôt à éviter son mécontentement.

« Affermissons d'abord notre situation, pensais-je, comme protecteur et compagnon de jeux de son fils, et, pour elle, comme ami discret, solide et franc. Quand je me serai rendu indispensable dans sa vie à son bien-être et à sa distraction (comme je crois pouvoir le faire), nous aviserons pour la suite. »

Nous parlions donc peinture, poésie, musique, théologie, géologie et philosophie : une ou deux fois je lui prêtais un livre, et à son tour elle m'en prêta un. Je la rencontrais dans mes promenades aussi souvent que je pouvais ; je lui rendais visite aussi souvent que je l'osais. Mon premier prétexte pour envahir sa retraite fut de donner à Arthur un jeune chien, aux pattes trapues, dont Sancho était le père, ce qui charma l'enfant au-delà de toute expression, et, par conséquent, ne pouvait manquer de plaire à la mère. Mon second prétexte fut de lui apporter un livre. Connaissant la minutie de sa mère, je l'avais choisi avec soin et soumis à son approbation avant de le lui remettre. Puis je portai à Mrs Graham quelques plantes pour son jardin de la part de ma sœur ; au préalable, j'avais

persuadé Rose de les lui envoyer. Chaque fois, je m'inquiétais du tableau qu'elle était en train de peindre d'après l'esquisse prise sur la falaise. Et j'étais admis dans son atelier. Là, on me demandait mon avis au sujet de ses progrès.

Ma dernière visite fut un prétexte pour lui rendre le livre prêté. Ce fut à cette occasion, en discutant par hasard sur la poésie de Sir Walter Scott, qu'elle exprima le désir de lire *Marmion*. J'avais conçu l'idée audacieuse de lui en faire présent. Dès mon retour à la maison, j'avais immédiatement fait venir l'élégant petit volume, et je l'avais reçu ce matin. Il me fallait encore une excuse pour envahir son ermitage. Je m'étais donc muni d'un collier de maroquin bleu pour le petit chien d'Arthur. Le collier offert fut reçu avec beaucoup plus de joie et de reconnaissance de la part de l'enfant que la valeur du don ou le motif personnel du donateur ne le méritait. J'osai demander à Mrs Graham de jeter un coup d'œil sur son tableau, s'il était toujours là.

– Oui, entrez, dit-elle – car je les avais rencontrés dans le jardin. Il est fini et encadré, prêt pour l'expédition. Mais donnez-moi un dernier avis, et si vous pouvez suggérer quelque nouvelle amélioration, elle sera au moins dûment examinée.

Le tableau était d'une beauté frappante : c'était la scène elle-même, transportée comme par magie sur la toile. Je lui exprimai mon approbation en termes mesurés et en peu de mots, de crainte de lui déplaire. Elle surveillait attentivement mon regard. Sans aucun doute, son amour-propre d'artiste était satisfait par l'admiration venue du cœur qu'elle lisait dans mes yeux. En regardant, je pensais au livre et me demandais comment l'offrir. Le courage me manquait ; mais je décidai de ne pas être assez idiot pour m'en aller sans l'avoir tenté. Il était vain d'attendre une occasion favorable, ou d'essayer d'improviser un discours à cet effet. Plus simplement et plus naturellement la chose serait faite, mieux cela vaudrait. Je jetai juste un regard par la fenêtre pour rassembler mon courage.

Alors je tirai le livre de ma poche, et, me retournant, le lui mis dans les mains, avec une courte explication :

– Vous désiriez lire *Marmion*, madame Graham, eh bien ! le voici, si vous voulez être assez bonne pour l’accepter.

Une rougeur passagère se répandit sur son visage, peut-être une rougeur sympathique pour un style de présentation si maladroit : elle examina gravement le volume sur ses deux faces, tourna les pages en silence, perplexe et fronçant le sourcil. Elle le referma, détourna de lui ses yeux pour me regarder et m’en demanda le prix. Je sentis ma face s’empourprer.

– Je suis désolée de vous blesser, monsieur Markham, dit-elle, mais à moins de payer le livre, je ne saurais l’accepter.

Et elle le posa sur la table.

– Et pourquoi ?

– Parce que...

Elle s’arrêta et baissa les yeux vers le sol.

– Pourquoi ne le pouvez-vous ? répétais-je, avec un accent de colère qui lui fit lever les yeux et me devisager calmement.

– Parce que je n’aime pas me donner des obligations que je ne puis rendre. Je vous suis déjà obligée pour vos gentillesse à l’égard de mon fils : son affection, sa reconnaissance et votre amitié doivent en être pour vous la récompense.

– Absurde ! jetai-je.

Elle fixa à nouveau ses yeux sur moi avec un regard de froide surprise qui me fit l’effet d’une rebuffade, préméditée ou non.

– Vous n’accepterez donc pas ce livre ? dis-je, radouci.

– Je l’accepterai avec plaisir, si vous me laissez le payer.

J’énonçai son prix exact et le coût du port, du ton le plus naturel que je pus adopter, car, à la vérité, j’étais déçu et vexé à en pleurer.

Elle tira sa bourse et compta l’argent sans se presser, mais hésita à me le mettre dans la main. Elle me regarda attentivement, d’un air conciliant, et me fit remarquer :

– Vous vous estimez insulté, monsieur Markham. Je voudrais vous faire comprendre que... que je...

– Je vous comprends parfaitement, dis-je. Vous pensiez que, si vous acceptiez ce menu présent, je me croirais autorisé à en faire d'autres. Vous vous trompez. Si vous voulez bien me faire la grâce de l'accepter, croyez-moi, je n'en tirerai aucune espérance, et ne verrai pas là un précédent à des privautés futures. Il est absurde de parler des obligations que vous contracterez à mon égard, alors que vous n'ignorez pas que, dans notre cas, c'est moi qui suis votre obligé!

– Bien alors, je l'accepte sur votre parole, répondit-elle avec un sourire angélique, remettant l'odieux argent dans sa bourse, mais n'oubliez pas!

– Je me souviendrai de ce que j'ai dit; mais ne me punissez pas de ma présomption en me retirant tout à fait votre amitié; ou alors attendez-vous à me voir l'expier par plus de réserve encore, dis-je en tendant ma main pour prendre congé, car j'étais trop ému pour demeurer.

– Très bien! Restons comme nous étions, dit-elle en mettant franchement sa main dans la mienne.

Pendant que je la serrais, j'eus beaucoup de mal à m'empêcher de la porter à mes lèvres; mais c'eût été une folie suicidaire: j'avais déjà été assez hardi, et cette offre prématurée avait à moitié anéanti mes espérances.

Je courus à la maison, le cœur et le cerveau en feu, sans me soucier du brûlant soleil de midi. J'oubliais tout ce qui n'était pas elle, à l'instant quittée, regrettant son caractère impénétrable, ma propre hâte et mon manque de tact. Je ne craignais rien tant que sa résolution cruelle et mon incapacité à la surmonter. Je n'espérais plus rien. Mais arrêtons-nous: je ne vais pas t'ennuyer avec mes craintes et mes espoirs contraires, mes réflexions sans joie et mes résolutions.